PQ 2235
.D35 R3
1857
Copy 1

LIBRARY OF CONGRESS.

[SMITHSONIAN DEPOSIT.]

Chap. PQ2235

Shelf .D35R3

1859

UNITED STATES OF AMERICA

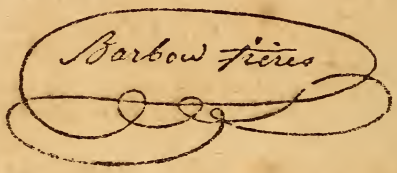
BIBLIOTHÈQUE
CHRÉTIENNE ET MORALE,

APPROUVÉE

PAR MGR L'ÉVÊQUE DE LIMOGES.

3e SÉRIE.

Tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de notre griffe sera réputé contrefait et poursuivi conformément aux lois.



Rachel

RACHEL

OU

MON CŒUR EST A DIEU.

PAR

MLLE DUMESNIL.

3

LIMOGES.
BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1057

PQ2235
.D35R3
1857

CHAPITRE PREMIER.

Sur la lisière du bois de Boulogne, on voit une jolie villa qui fut long-temps habitée par deux frères tendrement unis. Ils vivaient dans une si douce union que jamais le plus léger nuage ne vint troubler la parfaite harmonie qui régnait entre eux. L'aîné des deux frères, Théophile Delbar, avait un fils dont les vertus naissantes présageaient à son cœur paternel l'espoir du plus heureux avenir. Adolphe, le plus jeune, était père d'une fille que la douceur de son caractère et ses autres qualités aimables rendaient l'idole de sa famille. Rachel comptait à peine seize ans, et sa raison, son esprit et ses talents la faisaient distinguer au milieu de ses jeunes compagnes, qu'elle effaçait par ses grâces et sa beauté. Sa modestie, sa bonté, lui conciliaient tous les cœurs, et

son éloge était répété par les mères, qui la proposaient pour modèle à leurs filles. Son père la chérissait, et toutes ses espérances de bonheur reposaient sur cette enfant, si digne de son amour.

On remarquait entre les deux frères plusieurs traits de ressemblance : veufs l'un et l'autre depuis plusieurs années, ils ne respiraient que pour aimer leurs enfants; c'est ce qui contribuait à resserrer les doux nœuds qui les unissaient. Leurs caractères sympathisaient sur tous les points, et leurs goûts étaient d'une grande simplicité. Pour les satisfaire, ils vivaient à la campagne avec les enfants chéris que le ciel leur avait donnés. Ils allaient chaque semaine à Paris pour leurs affaires, et, dès qu'elles étaient terminées, ils se hâtaient de revenir à leur villa goûter les charmes d'une vie paisible, embellie par l'amitié et doucement occupée des soins paternels que réclamait l'éducation d'Emile et de Rachel. Associés depuis long-temps pour diverses spéculations commerciales, ils avaient placé toute leur fortune dans des entreprises qui devaient leur rapporter d'assez grands bénéfices. Leurs intérêts étaient tellement liés que la ruine de l'un entraînait celle de l'autre. Prudents et sages comme doivent l'être des hommes qui ne pensent pas que d'immenses richesses soient les seuls éléments du bonheur de la vie, leurs désirs étaient modérés; ils ne souhaitaient que de voir leurs constants efforts couronnés d'un succès qui pût un jour assurer l'avenir de leurs chers enfants.

Ils avaient tous les deux une piété sincère et profonde, et cultivaient chez leurs enfants les principes religieux dont ils étaient pénétrés. Dès leur plus tendre enfance, ils remplissaient avec bonheur leurs devoirs de piété, et on les entendait plus d'une fois, dans la journée, soupirer une prière naïve et touchante, inspirée par un cœur pieux.

Leurs parents comprenaient qu'en cultivant dans ces âmes pures, vierges de tout contact avec le monde, des principes religieux inébranlables; ils assuraient leur bonheur ici-bas, et préparaient leur félicité dans un monde meilleur.

La plus tendre amitié unissait les deux enfants. Quand un danger semblait menacer Rachel, Emile accourait d'un air empressé, rassurait sa cousine, en lui disant d'un ton grave et fier : « Je suis là, ma cousine, ne crains rien ; » et la jeune fille souriait à son jeune protecteur. Si elle tremblait pour lui, on voyait se refléter sur ses traits ingénus ses craintes, ses tendres sollicitudes. C'était un attachement fraternel.

Que de larmes furent versées lorsque le temps des études fixa l'entrée d'Emile au collége! Rachel cherchait partout le compagnon de ses jeux enfantins; elle ne se consolait qu'en pensant que, les jours de congé, elle reverrait son cher Emile. Quand le jeune homme avait mérité une punition, plus d'une fois les prières naïves et touchantes de Rachel fléchirent la sévérité du proviseur, et obtinrent la grâce de son cousin. Quand il était inflexible, Rachel laissait au pauvre prisonnier, pour adoucir les ennuis de sa captivité, le gâteau et les fruits qu'ils devaient manger ensemble.

Emile, au milieu de ses camarades, avait, chaque jour, une pensée pour celle qu'il aimait comme une sœur; il lui inventait toujours de nouveaux dessins de broderie, et lui faisait un joli recueil de poésies de sa plus belle écriture.

Les jours de congé, ils folâtraient sous les vertes feuillées du bois ou dans le vaste jardin de la villa ; ils cueillaient la violette aux touffes parfumées, la fraise sauvage, qui croît dans certaines parties du bois, et s'amusaient a

jouer à différents jeux. Leurs journées s'écoulaient avec une étonnante rapidité, et souvent ils oublièrent l'heure du dîner pour admirer ensemble les points de vue pittoresques, les riants tableaux qui se déroulaient sous leurs yeux; il fallait que la voix de leurs pères retentît dans les profondeurs du bois et leur rappelât qu'il était temps de reprendre le chemin de la maison.

Rien ne troublait leurs douces causeries, leurs joyeux ébats, et nulle pensée chagrine ne venait assombrir leurs jeunes fronts ; ils ne respiraient que pour s'aimer : leurs pères voyaient avec bonheur le tendre attachement des deux enfants.

Quand, par étourderie, l'un d'eux avait commis une faute légère, l'autre s'empressait d'aller demander sa grâce, et obtenait presque toujours le pardon du coupable. Si l'un des deux avait mérité une punition dont il ne pouvait être absous, l'autre la partageait, car il n'aurait pas voulu d'un plaisir qu'il eût pris sans son ami.

Nous citerons un trait de la généreuse amitié des deux enfants l'un pour l'autre.

Un jour qu'ils étudiaient ensemble leur leçon de géographie, Emile dit à sa cousine :

— Prenons la magnifique carte de mon papa, nous verrons mieux le cours des fleuves.

— Non, répondit la jeune fille : tu sais combien mon oncle tient à cette carte ; si nous venions à la tacher !...

— Nous y ferons attention, reprit Emile en déroulant la carte.

Et il pose étourdiment son encrier sur une des cornes de la carte pour l'empêcher de se replier; mais le parchemin se roule, emportant l'encrier dans ses plis. Un cri de surprise et d'effroi échappe à Rachel. Emile, consterné, se hâte de rouvrir la carte : les villes, les fleu-

ves, avaient disparu sous une couche d'encre, et la belle carte était perdue.

— O ciel! que va dire mon père? s'écria-t-il d'un air désespéré.

Rachel, toute tremblante, ne trouve pas d'abord de réponse à cette question. Enfin elle dit à Emile :

— Allons! ne te désole pas : c'est moi qui vais aller demander pardon à mon oncle et avouer franchement le malheur qui vient d'arriver.

— Bonne Rachel! mais non, c'est moi qui suis coupable, c'est à moi de m'exposer à la colère de mon père, quoi qu'il puisse arriver.

Et déjà Emile faisait quelque pas vers la porte, lorsque M. Delbar entra tout-à-coup. Sa vue pétrifia les deux enfants. Confus et interdits en sa présence, ils gardèrent quelques instants le silence. Enfin Rachel s'avance vers lui, baise respectueusement sa main, et, du ton le plus humble et le plus soumis, elle implore le pardon d'Emile. Aux inflexions touchantes de cette voix si douce, M. Delbar se sent attendri; il avait entendu le noble et généreux débat des enfants, et ne se sentait pas le courage de les gronder.

— Je pardonne à Emile son étourderie, dit-il; cette carte peut se remplacer facilement; ainsi, ne vous affligez pas.

A ces mots, il presse dans ses bras les aimables enfants, qui lui font mille caresses naïves.

— Conservez toujours, ajouta M. Delbar, cette noble franchise, et surtout cette solide et généreuse amitié, qui adoucira peut-être un jour pour vous les chagrins de la vie, et vous fera passer tant de délicieux instants.

— Cher oncle, dit Rachel en caressant M. Delbar, vous nous en donnez l'exemple; mon père et vous ne vivez que

pour vous aimer; vos intérêts sont communs. Nous vous voyons toujours d'accord; une inaltérable amitié vous unit, et mon cousin et moi nous voulons nous modeler en tout sur vous et sur papa.

— Et vous ferez votre bonheur et celui de vos parents, répondit M. Delbar en baisant au front Rachel.

Pour achever de faire connaître la famille Delbar, il faut parler d'un troisième frère qui avait embrassé la carrière de la magistrature. Son caractère hautain et égoïste ne sympathisait pas avec ceux de ses deux frères; ils ne le voyaient que rarement, surtout depuis son mariage. Il venait d'épouser une riche héritière, et vivait dans le luxe et l'opulence. Dans cette haute position, il dédaignait les goûts simples de ses frères, et les blâmait d'avoir placé tous leurs fonds dans le commerce. Cette diversité dans les opinions jetait toujours un peu de froideur dans leurs relations, et bien souvent les deux frères laissèrent des mois s'écouler sans aller voir le magistrat, qui leur adressait toujours quelque piquante allusion sur l'usage qu'ils faisaient de leur fortune.

Par une belle soirée d'été, dans un riant salon donnant sur le bois de Boulogne, Emile et Rachel travaillaient à l'envi l'un de l'autre. C'était la veille de la fête du père d'Emile, et les deux jeunes gens lui ménageaient une douce surprise. Rachel s'exerçait à jouer sur un piano un morceau difficile, et son cousin, profitant des dernières lueurs du jour, peignait, avec la plus grande application, un délicieux paysage, pris sur les hauteurs du parc de Saint-Cloud.

— As-tu bientôt fini, Emile? demanda la jeune fille, sans interrompre sa musique.

— Dans un quart-d'heure, ma cousine; je n'ai plus que quelques coups de pinceau à donner.

— Il est ravissant, ton paysage : je suis certaine que ton père en sera charmé. Tu ne pouvais lui offrir rien de plus agréable que ce point de vue pittoresque, devant lequel il s'arrête toujours avec bonheur. Quand tu auras mis la dernière main à ton ouvrage, nous répèterons, pour la dernière fois, le morceau que nous jouerons ensemble demain.

— Ce sera une surprise non moins agréable que la mienne, Rachel; car tu sais combien mon père aime la musique : il passerait des soirées entières à en entendre.

— Et il ne soupçonne pas ton talent sur le violon : il croit que tu es encore aux premiers éléments.

— Oui ; j'ai redoublé d'efforts pour le surprendre agréablement le jour de sa fête.

— Sais-tu qu'il te gronderait s'il découvrait que tu dérobes, tous les jours, deux heures à ton sommeil pour faire de plus rapides progrès sur ton violon !

— Que ne ferais-je pas, chère Rachel, pour lui prouver combien je l'aime !

Au bruit d'une sonnette, qui retentit dans la cour, Rachel ferme brusquement son cahier de musique; Emile cache son paysage sous ses dessins, et s'occupe à broyer ses couleurs, pendant que Rachel se met à jouer un morceau connu depuis long-temps de son oncle. Une légère rougeur colore le doux visage de la jeune fille. M. Théophile Delbar paraît aux regards des jeunes gens, qui se font un signe d'intelligence, comme pour se féliciter de n'avoir pas été découverts.

— Eh bien ! mes enfants, vous travaillez toujours avec la même assiduité, dit-il en les embrassant avec tendresse. J'aime à vous voir cet amour du travail. Continuez de cultiver vos petits talents : c'est un moyen de prévenir l'ennui, et de charmer vos moments de solitude. J'espère

que Rachel nous jouera demain quelque joli morceau. Je réunis quarante personnes pour le jour de ma fête, préparez-vous à passer la soirée en nombreuse compagnie.

Le lendemain, M. Delbar offrit à Rachel un riche collier de perles fines, et à son fils les œuvres complètes de Fénélon, magnifiquement reliées. Emile offrit à son père son présent. Il en fut enchanté et embrassa mille fois son fils, qui s'applaudit d'avoir ménagé une si agréable surprise à ce père chéri. Rachel lui offrit la plus jolie bourse, brodée en or et en soie. Elle sourit finement en regardant son cousin, pensant au plaisir qu'ils feraient, le soir, à M. Delmar, en jouant leur brillant morceau. La plupart des invités arrivèrent de bonne heure. Le paysage d'Emile, magnifiquement encadré, est exposé aux regards de tous, et chaque arrivant jette, en passant, un éloge au jeune artiste, qui jouit modestement de sa gloire. Cependant les salons se remplissaient, et les nombreux invités sont tour à tour l'objet des attentions de MM. Delbar, qui font, avec grâce et aisance, les honneurs de leur maison.

A peine tous les conviés étaient-ils réunis qu'un domestique entre et dit tout bas à M. Théophile Delbar que le facteur vient d'apporter une lettre à son adresse, timbrée du Hâvre, et qu'elle est très-pressée. M. Delbar s'excuse auprès de ses amis, et sort pour prendre connaissance de cette lettre. Il reconnaît l'écriture de son correspondant du Hâvre. Que devint-il en parcourant les lignes suivantes :

« Je suis désolé d'avoir à vous annoncer deux nouvelles qui vont porter le désespoir dans votre cœur. Le navire sur lequel vous aviez placé les trois quarts de votre fortune vient de faire naufrage sur les côtes d'Afrique; l'équipage seul a été sauvé. Pour comble de malheur, le banquier auquel vous aviez confié deux cent mille francs

s'est embarqué, la nuit dernière, pour les Etats-Unis. Il est déclaré en faillite, et tous ceux qui avaient leurs fonds chez lui n'ont aucun espoir. Croyez, Monsieur, que je partage bien sincèrement vos peines, etc. »

M. Delbar crut d'abord avoir mal lu, tant ces fatales nouvelles lui parurent incroyables. Il passe la main sur son front, comme pour recueillir ses idées, et recommence avec lenteur cette lecture qui va lui confirmer son malheur.

« Plus de doute, tout est perdu ! mon frère, mes enfants sont ruinés ! dit en gémissant M. Delbar. Tout se réunit pour consommer notre ruine. O mon frère ! ô mes enfants ! comment vous faire cette triste révélation?... Au milieu d'une fête, quand ils se livrent à la joie, j'irai leur porter la mort dans le cœur ! Ah ! laissons-les du moins goûter encore quelques moments de bonheur ! ils apprendront toujours trop tôt cette affreuse nouvelle ! »

L'infortuné M. Delbar, accablé sous le poids de ce malheur inattendu, reste quelques minutes comme anéanti, pâle et abattu ; il sent ses forces morales l'abandonner ; il n'a pas le courage de lutter contre une si grande infortune. La tête appuyée dans les mains, il cherche encore à s'abuser, et voudrait croire que cette lettre est fausse.

Pendant qu'il est en proie au plus violent désespoir, il entend les bruyants éclats de rire partant d'un groupe d'hommes auxquels son frère raconte un trait plaisant. Cette gaîté, dans un pareil moment, déchire son cœur, et des larmes coulent enfin de ses yeux. Bientôt il entend des sons ravissants, c'est Rachel qui prélude, accompagnée d'Emile; elle va jouer le morceau brillant appris pour la fête de son oncle. Il éprouve une douloureuse impression en écoutant cette suave harmonie.

— Pauvres enfants ! dit-il, c'est leur dernier jour de

bonheur ; ne troublons pas ces instants rapides ; laissons-les s'enivrer des dernières joies qu'ils goûteront sur la terre. Mais mon absence sera remarquée : faisons un effort sur nous-même, cachons sous un air serein nos cruels chagrins ; que personne ne soupçonne l'affreux malheur qui vient de fondre sur nous.

M. Delbar se lève en chancelant, et marche d'un pas incertain vers le salon ; il va s'asseoir dans le coin le plus obscur.

Emile et Rachel, gais et souriants, continuaient leur admirable concert, et se surpassaient eux-mêmes en exécutant ce brillant morceau. Adolphe Delbar contemple avec bonheur ce tableau charmant. Le silence le plus profond règne dans l'assemblée, tous les yeux sont attachés sur les deux aimables musiciens. Quand ils eurent fini, de bruyants applaudissements éclatèrent de tous les points du salon, et dédommagèrent largement Emile et Rachel de leurs longues études. Mais Rachel cherche des yeux son oncle, qu'elle n'a pas aperçu près d'elle pendant qu'elle touchait le piano ; elle le voit causant avec quelques messieurs. Sa pâleur, l'altération de ses traits, frappent la jeune fille ; elle s'approche vivement de lui, et l'interroge avec anxiété.

— Vous semblez souffrant ce soir, mon bon oncle ; vous êtes pâle et changé ; qu'avez-vous donc?

— Ce n'est rien, chère enfant : un léger mal de tête seulement.

— Comment avez-vous trouvé mon morceau? demanda Rachel, à demi-rassurée par cette réponse.

— Admirable, ma Rachel, et tu l'as joué comme un artiste consommé dans cet art, dit-il en baisant au front la jeune fille, et un sourire forcé vint errer sur ses lèvres pâles et tremblantes.

Rachel regarde avec surprise son oncle; ses yeux égarés, le changement subit de ses manières l'effraient; elle ne peut croire qu'un simple mal de tête puisse produire une telle révolution. Emile ne s'inquiète pas moins de l'état de son père, et vient le questionner sur la cause de l'étrange altération de ses traits. M. Delbar répond d'un ton calme qu'il ne souffre pas, et que ce n'est qu'une légère indisposition. Il fait la même réponse à son frère, et il a assez de force d'âme pour cacher sous un air calme et tranquille ses angoisses, ses inquiétudes déchirantes sur le sort de sa famille, et, le sourire sur les lèvres, il soutient une conversation badine et enjouée sur des sujets frivoles, pendant que son cœur est brisé et meurtri.

Enfin la soirée s'écoule; tout le monde se retire, et le malheureux Delbar, libre de cette affreuse contrainte, put monter dans sa chambre pour se reposer et préparer son frère à apprendre la fatale nouvelle. Il ne put fermer l'œil de la nuit; une fièvre brûlante le consumait : cette lettre lui avait porté un coup mortel. Dès qu'il aperçoit les premières lueurs du jour, il s'habille à la hâte, descend au salon, qu'il trouve tout jonché de fleurs dont on l'avait paré la veille.

En attendant son frère et ses enfants, il se promène à grands pas, sous l'empire d'une agitation fébrile qui précipite ses mouvements : l'infortuné cherche à fuir les sombres pensées qui l'obsèdent. A sept heures du matin, Rachel descend au salon, elle approche de son oncle avec empressement, et lui demande comment il a passé la nuit.

M. Delbar la regarde avec attendrissement; son cœur se brise à la pensée de l'avenir qui attend cette jeune et aimable fille. En ce moment, son frère entre, suivi d'Emile;

tous deux s'informent avec un tendre intérêt de la santé du malade. Pour toute réponse, il tire lentement de son portefeuille la lettre fatale et la donne à son frère d'une main tremblante. A peine ce dernier a-t-il jeté les yeux sur cet écrit qu'une pâleur mortelle couvre ses traits, et le nom de Rachel sort de sa bouche.

— Nos enfants sont ruinés, dit-il d'une voix à peine accentuée. O mon frère! combien tu as dû souffrir pendant cette longue nuit!... Ma pauvre enfant, ajouta le malheureux père en tendant les bras à sa fille, nous avons tout perdu!

Et ses larmes coulèrent sur la brune chevelure de Rachel, qui baisait avec amour les mains de ce père affligé.

— Mon bon père, lui dit la jeune fille, je t'en supplie, ne te désole pas ainsi; mon cousin et moi nous travaillerons, nous saurons nous suffire à nous-mêmes, et le ciel ne nous abandonnera pas. Allons, sèche tes larmes, cher papa, ajouta la jeune fille en essuyant elle-même avec son mouchoir les yeux de son père, qui la presse avec force sur sa poitrine.

Les douces paroles de Rachel consolèrent un instant son cœur paternel, si cruellement déchiré. Émile, de son côté, serrait dans ses bras le digne auteur de ses jours; il le conjurait de ne pas s'abandonner au découragement et au désespoir : mais ni les prières de son fils ni les douces caresses de Rachel ne purent adoucir son chagrin. Son frère accepta plus courageusement le malheur qui pesait sur la famille, et, voyant sa fille et son neveu montrer tant de résignation et tant de philosophie, il se soumit à son sort, et ne songea plus qu'aux moyens de satisfaire aux justes réclamations de ses créanciers. Armé de cette fermeté chrétienne, de cette force d'âme qui soutient

l'homme religieux dans les grandes infortunes, il envisage de sang-froid sa position, et se soumet sans murmurer aux volontés de Dieu.

C'est en vain qu'il cherche à retremper le courage abattu de son frère, et à lui faire espérer des jours paisibles, même au sein de la médiocrité : M. Delbar reste insensible aux douces consolations de l'amitié ; il ne comprend plus la voix chérie de son fils, qui lui prodigue vainement les plus tendres caresses. Rien ne peut dissiper son désespoir et l'accablement où l'a plongé ce malheur imprévu, et bientôt sa famille va pleurer une perte plus cruelle encore que la première. Dès ce moment, une fièvre brûlante circule dans ses veines, et, trois jours après, Émile n'avait plus de père !

Accablé de ce coup affreux, le malheureux enfant s'abandonne à la plus vive douleur. Plus affligé de la perte de son frère chéri que de la perte de ses richesses, M. Delbar est en proie au plus violent désespoir. Seule, la jeune fille, quoique son cœur soit déchiré, montre un courage admirable, et conjure, en pleurant, son père de supporter avec la fermeté d'un chrétien cette nouvelle épreuve.

— Au nom du ciel, cher papa, dit-elle en se jetant dans ses bras, ne te laisse pas abattre par cette cruelle perte. Dieu vient d'appeler à lui mon pauvre oncle : nous n'avons plus que toi sur la terre ; vis pour les deux enfants dont tu seras le guide et l'appui. Je comprends combien tu dois regretter un frère si digne d'être aimé ; mais tu ne l'as pas perdu pour toujours : tu le retrouveras un jour pour ne plus t'en séparer. Que cet espoir consolant tempère tes regrets et adoucisse tes peines.

Les jours suivants, M. Delbar dut penser à satisfaire tous ses créanciers. Rien de plus tôt appris que les désas-

tres d'une maison de commerce, et rien de plus empressé que les intéressés à venir s'emparer des dernières ressources du malheureux qu'un sort fatal a frappé. A peine M. Delbar eut-il rendu les derniers devoirs à son frère qu'il se vit assailli d'une foule de créanciers qui, oubliant toute la considération qu'ils lui avaient montrée jusque-là, vinrent de toutes parts pour lui arracher jusqu'à sa dernière obole.

M. Delbar avait trop de vertu et de délicatesse pour s'offenser d'un tel empressement à réclamer ce qui leur était dû. Il se hâta de mettre en vente sa villa; rassembla tous les restes de sa fortune, et fut assez heureux encore pour qu'aucun de ses créanciers n'eût à souffrir du malheur qui l'accablait.

Un seul des créanciers, homme généreux et sensible, fit oublier, par son désintéressement et sa noble conduite, la défiance et l'avidité des autres intéressés : il lui était dû une somme de mille écus; il en fit l'abandon en faveur de nos infortunés. Avec une rare délicatesse, il sut ménager l'amour-propre de son débiteur, et lui fit accepter, non sans peine, un don qui, dans sa triste position, lui paraissait d'un prix inestimable. Ces trois mille francs, reste unique de la fortune de M. Delbar, devaient actuellement suffire à ses besoins, à ceux de sa fille et de son neveu.

La veille de la vente de la villa, les deux enfants se promenaient tristement sous les allées de magnoliers, dont les douces senteurs parfumaient le jardin. On lisait sur leurs jeunes fronts de graves et sérieuses pensées; des traces de larmes mal essuyées se voyaient dans leurs yeux, et la gaîté de leur âge s'était effacée à l'approche du malheur.

— Qu'il est triste, dit Rachel en regardant son cousin

d'un air désolé, de quitter ce beau jardin, ces délicieuses touffes de lilas, où nous venions chercher un refuge contre les rayons brûlants du soleil.

— Oui, Rachel, j'en conviens, ces pensées sont bien affligeantes ; mais il est pour moi une perte plus douloureuse encore : la mort, en me ravissant mon père, m'a laissé des regrets éternels, et le temps ne peut adoucir ma douleur.

— Mon oncle ne souffre plus, cher Emile, et les tristes préoccupations qui nous tourmentent ne l'affligent plus.

A chaque pas les pauvres enfants retrouvaient de suaves souvenirs.

— C'est sur ce banc rustique, dit Rachel, couvert d'une mousse légère, à demi-caché sous les rameaux odorants du chèvre-feuille en fleurs, que nous venions nous asseoir dans les belles soirées du printemps; c'est sous ces vertes feuillées que nous écoutions avec ravissement les douces mélodies du rossignol.

— C'est là, disait Emile, que tu aimais à m'entendre lire le *Télémaque;* c'est ici que nous tressions les corbeilles de joncs destinées à contenir les fraises sauvages et les fleurs champêtres cueillies dans nos promenades matinales.

— Oui, cher Emile, c'est aussi dans ce massif épais, d'où s'élève avec tant de majesté ce haut et vert marronnier des Indes, que tu faillis être la victime de ton amitié pour moi : afin de satisfaire mes imprudents désirs, tu voulais atteindre le nid d'une fauvette, et tu fis une chute qui m'effraya mortellement.

— Ce jour est encore présent à ma mémoire, bonne Rachel; je n'oublierai jamais quel touchant intérêt tu me montras dans cette triste circonstance; je te vois en-

core déchirer ton mouchoir pour panser la large plaie que j'avais au front; j'entends tes cris douloureux. Oh! ces souvenirs ne s'effaceront jamais, et je regretterai longtemps ces riants jardins où nous avons passé une si belle partie de notre vie.

Et les deux jeunes gens jetaient de longs regards sur ces profondes feuillées, sur ces quinconces d'arbres fruitiers, sur ces larges allées où ils s'étaient poursuivis tant de fois en poussant des cris joyeux. Aujourd'hui ces mêmes lieux les revoyaient accablés de tristesse : ils ne pouvaient les abandonner sans verser des larmes amères.

— Le malheur s'appesantit sur nous, reprit Emile, et nos jours désormais sont consacrés au deuil et à la douleur.

— Que veux-tu, mon pauvre Emile, dit Rachel, touchée de l'air de profonde mélancolie de son cousin, il faut nous soumettre à la volonté de Dieu : c'est lui qui a permis notre infortune, c'est lui qui peut-être un jour finira nos peines. Ne murmurons pas contre les décrets du ciel, et adorons la main qui nous frappe. C'est un père tendre et plein d'amour pour ses enfants, qui veut affermir leur vertu par l'adversité.

Ainsi la pieuse Rachel puisait dans ses principes religieux la force et le courage de supporter de si grands malheurs.

— Tu as raison, répondit le jeune homme, et je ne dois pas t'attrister par mes plaintes. C'est à moi de faire cesser, par le travail, la pénible situation où nous jette la perte de nos richesses, et le courage ne me manquera pas : mon oncle et ma Rachel seront toujours là pour me soutenir et m'aider à vaincre les obstacles qui pourront se rencontrer sur mon passage.

A la voix de son cousin, Rachel sentit renaître l'espérance, et le nuage qui obscurcissait son front se dissipa presque entièrement.

— En attendant que le ciel bénisse tes généreuses intentions, cher cousin, dit la jeune fille avec une charmante naïveté, j'utiliserai mon temps : je broderai pour suppléer notre fortune perdue. Mon père peint le paysage avec quelque succès; il tirera parti de ce talent, et nous vivrons ainsi dans une paisible obscurité.

Les deux aimables enfants passèrent le reste de la journée à prendre tous les arrangements nécessaires à leur départ.

M. Delbar, sous l'empire des pensées les plus désolantes, s'occupait activement des moyens de sortir d'une position aussi malheureuse. Ce jour même, les domestiques furent congédiés; Rachel ressentit de douloureuses impressions en recevant les tristes adieux de ses anciens serviteurs. A leur air sombre et désolé, on voyait qu'ils regrettaient de quitter une maison où ils avaient été traités avec douceur et bonté. Des larmes coulaient de tous les yeux, et la jeune fille était vivement émue.

Une vieille domestique, qui avait élevé Rachel, sanglotait à fendre le cœur. Elle ne pouvait oublier, cette pauvre femme, que, dans une longue maladie, la jeune demoiselle ne quitta pas un moment le chevet de son lit; que ses soins assidus, ses paroles douces et consolantes, calmèrent ses douleurs, et que, si elle existait encore, c'était à sa jeune maîtresse qu'elle devait la vie.

— Je ne puis, disait-elle à Rachel, adoucir les rigueurs de votre sort; mais Dieu, que j'implore chaque jour pour vous, ne rejettera pas mes prières, et j'ose vous prédire, ma chère demoiselle, que le ciel récompensera vos ver-

tus, et que vous deviendrez plus riche encore que vous ne l'étiez.

Rachel secoua la tête d'un air d'incrédulité.

— Votre amitié pour moi, lui dit-elle, vous donne de fausses espérances.

— Non, reprit la bonne femme d'un ton inspiré; vous verrez que mes prédictions seront vraies; croyez-en la vieille Marguerite.

Dès ce jour on quitta la villa. Les deux enfants, le cœur navré de douleur, se retournaient à chaque pas pour apercevoir la tige élancée des peupliers qui bordaient d'un rideau vert la prairie située derrière la jolie villa.

En entrant dans l'humble habitation où devait s'écouler sa jeunesse, la triste Rachel recueillit ses forces, et pria le ciel de lui inspirer une résignation et une fermeté inébranlables. Elle comprit la gravité de sa position; le malheur mûrit la raison et hâta les progrès de son intelligence. Renonçant aux jeux de son enfance, aux doux projets d'avenir, la jeune fille commença avec courage cette vie active et laborieuse qui devait lui faire supporter les longs jours de l'adversité. Ce n'est maintenant que par son travail qu'elle pourra se procurer le pain de chaque jour. Jeune et riche, elle faisait, en se jouant, des broderies qui étaient admirées par toutes les personnes qui venaient visiter la villa. Ce qui servait à abréger les heures de ses soirées d'hiver, devient pour elle aujourd'hui la seule ressource qui lui reste pour lutter contre le malheur.

De son côté, M. Delbar voulut tirer parti d'un talent qui, plus d'une fois, lui avait attiré les éloges les plus flatteurs. Il dessinait le paysage avec beaucoup de succès. Dans sa nouvelle et triste position, ce talent, négligé au

temps de sa prospérité, peut devenir pour lui d'une grande utilité.

En usant ainsi de tous leurs moyens, ils espéraient vivre de leur travail.

Le riche frère de M. Delbar avait appris, par une lettre touchante, les malheurs de sa famille ; il ne vint pas offrir ses consolations à son frère, et montra la plus complète indifférence. M. Delbar ne compta plus sur lui, et s'efforça d'oublier l'insensibilité du magistrat. Il loua un petit cabinet dans le val de Meudon : des fenêtres on apercevait le bois, et les plus beaux points de vue se déroulaient sous les yeux. Ce fut dans cette humble retraite que le père et la fille allèrent cacher leurs malheurs, et commencer l'un et l'autre à se servir de leurs talents.

De tous les meubles somptueux qui ornaient la villa, son piano fut le seul que Rachel ne put se décider à vendre ; les autres furent tous remplacés avec une élégante et modeste simplicité. La jeune fille eut assez d'empire sur elle-même pour cacher à son père les sombres pensées qui venaient parfois l'attrister. A sa vue, l'aimable enfant souriait avec tant de grâce, que M. Delbar finit par se persuader que le passé s'était effacé de sa mémoire. Soutenue par ses sentiments religieux, elle sut dérober à tous les regards ses peines secrètes et montrer un visage toujours serein et tranquille. Elle allait chaque semaine à Paris vendre ses broderies et les gouaches de son père. L'argent qu'elle en recevait suffisait à entretenir le petit ménage avec économie. Rachel eut l'air de voiler sa médiocrité sous des dehors si gracieux, si séduisants, que les personnes qui la voyaient la prenaient encore pour une riche héritière.

De son côté, Émile songeait à se placer ; il ne pouvait continuer ses études.

En emportant du collége ses livres, ses dessins commencés, le pauvre enfant pleura beaucoup. Tous ses amis lui jetaient en passant un mot d'amitié, un regard sympathique : ces marques d'affection brisèrent le cœur d'Émile et ébranlèrent son courage.

— Voilà mes études manquées, dit-il tristement à un de ses amis; les malheurs de ma famille ne me permettent plus de suivre les cours. Désormais il n'est plus pour moi d'autre carrière que le commerce.

Il ne pouvait, comme sa cousine, se fixer à la campagne; ce n'était qu'à Paris qu'il espérait trouver à tirer parti de son temps. Les plus brillants succès avaient couronné ses premières études, et, malgré son extrême jeunesse, sa raison précoce et sa rare intelligence disposeraient les esprits en sa faveur. Telles étaient du moins les espérances de M. Delbar. Il fut avec son neveu chez un négociant ami de la famille. Celui-ci répondit qu'il était désolé de ne pouvoir employer le jeune homme, vu qu'il avait un nombre suffisant de commis. Dans tous les bureaux, dans toutes les maisons de commerce où ils se présentèrent, le pauvre Émile fut refusé, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Trois mois se passèrent ainsi en démarches sans succès. M. Delbar ne put continuer de l'accompagner dans ses recherches, forcé qu'il était de consacrer tous ses moments au travail. Ce jeune orphelin commençait à se désespérer : ses faibles ressources s'épuisaient avec une rapidité effrayante, quoiqu'il réglât toutes ses dépenses avec une sage économie. Il se demandait avec anxiété comment il surmonterait les difficultés de sa position. Il eut un moment la pensée d'entrer en apprentissage chez un ébéniste ou chez un relieur; mais, pour étudier ces diverses professions, il fallait du temps et des avances, et ces humbles projets ne purent

se réaliser; il renonça donc à cette idée et recommença ses recherches. A force de courses, il trouva enfin à se placer chez un notaire. Il ne devait avoir, la première année, que trois cents francs, et, la seconde, quatre cents. Après tant d'échecs et de déceptions, cette modeste position lui parut un don du ciel, et, dès ce moment, il entra en fonctions.

Il se distingua entre tous par son air grave et réfléchi et par son esprit vif et pénétrant, qui lui méritait toujours les éloges du maître. Sa douceur et son obligeance lui valurent l'amitié de tous les autres clercs, qui prodiguèrent à l'aimable jeune homme les plus touchantes marques de sympathie.

Pour grossir ses petits revenus, il chercha partout des manuscrits à copier : il ne put en trouver nulle part, et fut forcé de se borner à ses trois cents francs.

Les deux années qu'Emile fut chez son notaire, il passa la journée avec le petit pain et le verre de vin qu'on donnait aux clers. Ce qui n'était pour les autres qu'un premier déjeûner composait, en partie, l'unique repas du pauvre enfant. Il souffrait ces privations forcées avec un admirable courage. Quand il allait, le dimanche, voir son oncle et sa cousine à Meudon, il était toujours gai et souriant, et paraissait jouir du sort le plus agréable. Quand Rachel l'interrogeait sur sa position, il lui répondait, du ton le plus naturel, qu'il se trouvait parfaitement heureux. Il fallait qu'elle le forçât d'accepter le modeste repas de famille : il répétait toujours qu'il n'avait pas faim et qu'il venait de faire un excellent déjeûner.

Cependant cette humble condition devait encore lui échapper. Le notraire vendit sa charge, et son remplaçant renvoya les anciens clercs de l'étude pour en faire

entrer d'autres qu'il connaissait et dont il voulait s'entourer.

Le pauvre Emile, congédié comme les autres, fut vivement affecté de ce nouveau malheur. Evidemment un sort cruel s'attachait à ses pas. Pour retrouver la position qu'il vient de perdre, il fait de nouvelles recherches; mais toutes ses démarches sont infructueuses. Le malheureux orphelin, entièrement découragé, prend une résolution subite et se décide à quitter la France, à fuir une ville ou tout conspire contre lui.

Un jour que, triste et pensif, il suivait, absorbé sous le poids des plus sombres pensées, les allées solitaires du boulevard de l'Hôpital, il rencontre le capitaine du vaisseau sur lequel son père avait placé la plus grande partie de sa fortune; il l'aborde et lui raconte tous les refus qu'il a essuyés, les déceptions, les malheurs qui semblent se multiplier depuis la ruine de sa famille. Le capitaine l'écoute avec intérêt, et, par quelques paroles sympathiques, cherche à retremper son courage.

— Si j'osais, lui dit timidement Emile, je vous adresserais une prière. Quand partez-vous pour un nouveau voyage?

— Dans deux jours, répond le capitaine, nous faisons voile pour la Havane.

— Hh bien! reprit Emile, je vous supplie de me prendre à votre bord, je veux tenter la fortune dans ces pays lointains. Peut-être serai-je plus heureux sous un autre ciel.

— J'y consens, répond le capitaine en serrant la main du jeune homme. Je désire vivement, mon pauvre ami, que votre résolution vous ramène à des temps meilleurs. Quant à moi, soyez-en certain, je ferai tous mes efforts pour changer votre position; et je me trouverais trop heu-

reux si, par mon dévouement, je puis contribuer à ce changement.

— Je vous remercie d'avance, Monsieur, de vos bontés pour moi. Mes désirs sont modérés ; je borne mon ambition à me créer une fortune suffisante pour pouvoir adoucir la déplorable situation de mon oncle et de ma cousine, et passer ma vie dans une modeste aisance. Mais, Monsieur, ajouta Emile en hésitant un peu, avant de profiter de ces offres généreuses, dont je ne perdrai jamais le souvenir, je ne dois pas vous cacher que, manquant de tout en ce moment, il me sera impossible de vous rien donner pour mon passage.

— Soyez sans inquiétude, mon ami; je me fais un bonheur de vous avoir sur mon vaisseau, répond le bon capitaine en jetant sur le jeune homme des regards pleins d'amitié. Ne pensez pas à cela ; vous me tiendrez compte de votre passage quand la fortune, moins injuste à votre égard, vous aura mis en état de me satisfaire.

— Et si je reste pauvre, si j'échoue dans toutes mes entreprises, dit Emile en regardant le capitaine d'un air inquiet.

— Alors, répond en souriant le marin, je ne vous réclamerai rien. C'est un léger service que je veux vous rendre, quoi qu'il arrive.

Emile, de nouveau, remercie avec effusion le capitaine, et le quitte pour s'occuper des apprêts du départ. Son cœur bat avec force quand il pense au chagrin qu'il va causer à sa cousine.

— Pauvre Rachel! dit-il en marchant à grands pas, combien elle va pleurer quand je m'en vais lui annoncer cette triste nouvelle!

A cette pensée, un nuage de tristesse assombrit son

front, et il ne sait pas comment il aura le courage d'affliger son amie d'enfance.

Rempli de ces idées désolantes, Emile arrive chez son oncle, et lui fait connaître ses projets d'expatriation.

Rachel, en apprenant la résolution de son cousin, s'abandonne à la plus vive douleur, et cherche, par ses prières, par ses larmes, à l'empêcher de s'exiler de sa patrie. M. Delbar lui fit aussi quelques observations, et lui dit de réfléchir sérieusement avant de prendre un parti extrême. Emile répondit à tout d'un ton si ferme et si décidé que son oncle vit bien que la résolution du jeune homme était fixe et inébranlable.

— Je reviendrai dans quelques années, mon bon oncle ; ma position, je l'espère, aura changé de face. Je pourrai vous offrir le fruit de mes travaux, et vous faire oublier les années d'épreuve et les malheurs qui vous ont accablé.

Les paroles d'Emile avaient un accent de conviction qui ébranla M. Delbar ; il cesse de s'opposer au projet de son neveu, et lui donna quelques judicieux conseils sur la manière de se gouverner dans ces contrées lointaines.

Quand le voyage fut décidément arrêté, Emile sortit afin de tout disposer pour son départ et régler quelques petites affaires, puis il revint pour faire ses adieux. Rachel, les yeux gonflés et rougis, était plongée dans un accablement profond : le départ de son ami d'enfance lui portait un coup bien cruel. Emile s'en approcha d'un air ému :

— Croyez, chère cousine, que je ne suis pas moins désolé que vous de cette séparation qui va mettre entre nous une immense étendue de mers. C'est pour le bien

commun que je m'exile ainsi, malgré l'attachement que j'ai pour vous et pour mon oncle.

» Priez pour moi, chère amie, quand je serai, sur les mers, exposé à tous les périls d'une longue navigation : cette pensée sera pour moi, au milieu des tempêtes, un motif de sécurité. Je croirai que le ciel me protége si vous lui adressez chaque jour des prières ferventes pour votre ami.

— Oui, cher cousin, dit enfin Rachel d'une voix étouffée par les sanglots, j'aurai chaque jour une pensée pour vous, et votre nom reviendra souvent dans mes prières.

Et les deux pauvres enfants se pressent les mains en pleurant, et ne peuvent exprimer les craintes qui s'offrent à leur esprit. Rachel craignait pour lui les naufrages, les tempêtes et les dangers de tout genre qui menace les voyageurs; Emile tremblait que son oncle et sa cousine n'eussent à lutter contre la misère si l'un d'eux venait à tomber malade.

Enfin Emile, désirant abréger cette scène déchirante, jette les yeux sur la petite pendule de Rachel et voit qu'il est près de sept heures du soir. C'est à cette heure que le capitaine devait partir pour se rendre au Hâvre.

— Je suis en retard, ma cousine, dit-il en soupirant; il faut que je parte à l'instant même.

— Encore deux minutes, cher Emile ; ce sont peut-être les derniers instants que nous passerons ensemble.

— Adieu, chère Rachel, courage et espoir ; ne vous abandonnez pas trop à la douleur. Pensez souvent au pauvre exilé ; le ciel daignera enfin le regarder en pitié

et le ramener en France moins pauvre qu'il n'en est parti.

Et le jeune homme serre une dernière fois la main de son oncle et celle de sa cousine à demi-évanouie, et s'arrache enfin de cette maison où il laisse les seuls amis qu'il ait au monde. Malgré sa constance, son cœur se brise en pensant qu'il ne reverrait peut-être plus sa sœur adoptive.

Emile quitta Paris le soir même et s'embarqua le surlendemain pour la Havane.

CHAPITRE II.

Trois jours après son départ, Emile cherchait encore à l'horizon cette France chérie d'où son infortune venait de l'exiler. Accablé sous le poids des pensées les plus sombres, il jette un douloureux adieu à sa terre natale, et, cachant sa tête dans ses mains, il laisse couler ses larmes.

Le bruit imposant de la mer, le cri de l'oiseau des grèves, qui venait se poser sur les mâts du navire, tout contribuait à entretenir la mélancolie du jeune homme. Les tableaux graves et sévères que lui offraient les vastes mers plaisaient à son imagination rêveuse, et il passait quelquefois des heures entières dans une complète immobilité, suivant de l'œil les ondulations de la mer, et cherchant sur la vaste étendue de l'Océan quelques vaisseaux voguant à pleines voiles vers cette terre chérie qu'il quittait peut-être pour toujours.

Les matelots et les passagers respectaient le silence que gardait le jeune homme, et nul ne troublait, par ses importunes questions, les rêveries profondes où il s'abandonnait. Au nombre des passagers, on remarquait un négociant hollandais, dont les traits respiraient la bonté : ses manières, pleines de douceur et de franchise, prévenaient d'abord en sa faveur, et lui gagnaient tous les cœurs. Il n'avait pas de plus grand bonheur que de consoler les malheureux et de leur offrir des secours avec cette exquise délicatesse qui prête au plus léger don un prix inestimable. Cet ami, ce consolateur des infortunés, cet homme bienfaisant et sensible s'aperçut bientôt, à la vue d'Emile, qu'il avait de nouvelles larmes à essuyer. Son attitude rêveuse et mélancolique, le sombre désespoir empreint sur son front, accusaient de grands chagrins. Ses regards, inspirant une douce bienveillance, s'arrêtent souvent sur le jeune Français, et cherchent à deviner quels malheurs ont assombri ce noble et beau visage. Entraîné par le vif intérêt que lui inspire Emile, il résolut de sonder ce cœur brisé, et d'interroger avec douceur cet intéressant inconnu, afin d'essayer de dissiper le nuage de tristesse qui rembrunit ses traits.

Plein de ces pensées bienveillantes, il s'approche d'Emile en lui disant du ton le plus affectueux :

— Jeune homme, vous paraissez accablé sous le poids de chagrins bien grands et bien amers. Les infortunés aiment à rencontrer des amis prêts à compatir à leurs peines. Vous m'inspirez le plus vif intérêt. Si vous aviez assez de confiance en moi pour épancher votre cœur dans le mien, je pourrais peut-être vous offrir quelques consolations.

— Hélas ! Monsieur, répondit Emile en soupirant, je suis bien reconnaissant de la bonté que vous me témoignez;

elle adoucit l'amertume de mes peines. Cette touchante sympathie que vous me montrez retrempe un peu mon courage, et me paraît bien précieuse. Quand j'aurai déroulé sous vos yeux le sombre tableau des malheurs, des tribulations qui ont marqué les années qui viennent de s'écouler, vous conviendrez que ce n'est pas sans sujet que la gaîté m'a fui, et qu'une profonde mélancolie s'est emparée de moi.

A ces mots, Emile raconte avec exactitude les évènements qui l'ont amené à s'exiler de la France.

Quand il eut terminé ce récit émouvant, l'étranger, qui l'avait écouté sans l'interrompre, prend, d'un air d'amitié, la main du jeune voyageur, et lui fait entendre ces paroles consolantes :

— Je partage bien vivement les regrets que vous a laissés la mort d'un père qui méritait à tant de titres votre amour. Que ne puis-je le rendre à votre tendresse ! Si je n'ai pas ce pouvoir, je me trouve heureux que ma position sociale me permette de vous offrir les moyens de sortir de la pénible situation où vous languissez. Je me rends, par ce vaisseau, à une riche colonie, où je possède des biens assez considérables. Il me faut un jeune homme actif, intelligent et dévoué à mes intérêts, pour remplacer un bon et vertueux colon, qui m'a toujours représenté avec une probité exemplaire et un zèle à toute épreuve. Son âge me force à lui chercher un successeur, et c'est, de ce moment, sur vous, mon jeune ami (souffrez que je vous donne ce titre), que je compte pour le suppléer dans ces terres lointaines. Quelques années suffiront pour vous mettre en état de rentrer dans votre patrie, et vous me trouverez toujours disposé à vous y rappeler, dès que l'exil vous paraîtra trop pénible. J'aurai pour vous la sollicitude d'un père, et je veux que vous

me regardiez comme votre meilleur et votre plus tendre ami.

Emile, vivement impressionné, baise avec respect la main la main du bon Hollandais, et lui dit d'une voix profondément émue :

— Je savais par le capitaine que vous alliez aux colonies. Je pensais que ce serait un grand bonheur pour moi si vous daigniez me permettre de vous suivre dans vos voyages. Malgré la bonté et la douceur qui se peignent sur votre physionomie, la timidité retenait sur mes lèvres les questions que je brûlais de vous adresser; je n'osais énoncer mes désirs, et moins encore espérer que vous les accueilleriez avec bienveillance. Je bénis la Providence, qui m'a conduit sur votre passage. Je ne me plaindrai plus de mon sort, puisque j'ai rencontré un ami généreux qui daigne ouvrir les bras au pauvre orphelin, et lui faire entendre des paroles si rassurantes pour son avenir.

— Dès le premier moment, je me suis senti pour vous une vive sympathie, lui répondit le Hollandais. Votre air doux et triste me touchait, et je cherchais à deviner quel malheur faisait courber votre jeune front.

— Combien je suis reconnaissant, Monsieur, du touchant intérêt que vous me témoignez ! J'ai si souvent trouvé des cœurs durs et égoïstes que je sens vivement le prix de vos bontés ; elle me font oublier les déceptions, les mécomptes que j'ai éprouvés depuis mes malheurs.

A partir de ce moment, Emile et M. Bloëmen (c'est le nom du Hollandais) ne se quittèrent plus. Ils formaient les plus doux projets d'avenir, et les jours s'écoulaient rapidement. Le charme d'une conversation aussi variée

qu'instructive faisait oublier les fatigants ennuis d'une longue traversée. M. Bloëmen racontait à son jeune ami ses voyages lointains et les diverses aventures qui lui étaient arrivées dans ses excursions ou dans ses relations avec des peuples à demi-sauvages. Emile trouvait un attrait piquant à ces récits, marqués au coin de la vérité, et craignait d'en perdre un seul mot.

De jour en jour l'amitié du Hollandais pour son protégé prenait un plus puissant empire; il n'était heureux qu'auprès d'Emile, et ne pouvait rester un instant sans lui. Le jeune homme, de son côté, avait pour M. Bloëmen le plus tendre attachement. Tous les soirs il remerciait la Providence de lui avoir envoyé un généreux bienfaiteur, dont la bonté paternelle retrempait son cœur sensible, brisé par le contact d'un monde indifférent aux infortunes d'autrui.

« Je ne suis plus seul au monde, se disait-il, j'ai trouvé un ami qui sait lire dans mon âme et comprendre ma position. Ah ! puissé-je un jour lui prouver combien je suis reconnaissant ! »

Un soir que la lune éclairait de ses lueurs argentées les napes immenses de la mer, que les étoiles réflétaient dans les eaux leur scintillante clarté, les deux amis admiraient les majestueux tableaux qui se déroulaient sous leurs yeux. Ils étaient plongés dans le religieux recueillement que ce spectacle inspire, quand soudain un bruit inaccoutumé se fait entendre autour d'eux. La voix tonnante du capitaine s'élève au-dessus des brises de la nuit, et dirige les mouvements confus et précipités des matelots, qui, courant çà et là sur le pont, s'agitent en tumulte, hissent les voiles, ouvrent les caisses d'armes et étalent des piques, des haches et des coutelas en divers endroits du pont, et paraissent se préparer à lutter contre un pé-

ril inattendu. A ces apprêts tumultueux, que la mer aux flots doux et tranquilles ne semble pas commander; à la vue des marins, qui se couvrent de leurs armes; à leurs cris mille fois répétés : Un barbaresque ! un barbaresque! M. Bloëmen et Emile jettent un regard inquiet sur la vaste étendue des eaux. A travers les ombres légères de la nuit, ils voient surgir, à l'horizon, un navire cinglant à pleines voiles vers eux, et se dessinant, de plus en plus distinct, sur le bleu foncé des mers. Il se rapproche avec une vitesse si effrayante, et ses voiles déployées, doucement enflées par le vent du soir, apparaissent de loin comme l'aile blanche d'un goéland, rasant la surface de l'Océan. Cette rumeur, ces manœuvres empressées et inexplicables, à la vue de ce bâtiment, les étonnent, et, pour en connaître les causes, ils se lèvent précipitamment, fendent la foule des matelots, et s'approchent du capitaine, qui, calme au milieu de l'agitation générale, donne ses ordres avec le sang-froid du héros, que rien ne saurait intimider. Ils l'interrogent avec anxiété sur les motifs de la prise d'armes qui s'opère avec tant de précipitation sur son navire.

— Ne voyez-vous pas, leur dit-il, ce corsaire qui vogue sur nous? Sa marche est rapide; dans peu d'instants il nous aura atteints, et notre bravoure seule pourra nous sauver de l'esclavage ou de la mort qui nous menace dans ce danger pressant. Il faut s'armer de courage et se préparer à vaincre ou à mourir.

» Mon ami, dit-il en s'adressant à Emile, dont les regards ne quittaient pas le barbaresque, vous êtes jeune et plein de vigueur ; à la noble fierté empreinte sur vos traits, au feu qui brille dans vos yeux, je vois que vous seconderez vaillamment la bravoure de mes hommes, et que, si votre dernière heure doit sonner

dans l'action, vous vendrez cher votre vie à nos ennemis.

Emile, pour toute réponse, s'empare, avec une sorte d'intrépidité guerrière, d'un large sabre et de deux pistolets que lui offre le second du vaisseau, et va se ranger parmi les défenseurs du navire.

Cependant le capitaine calcule, avec le calme du vieux marin aguerri contre les combats les plus terribles, les chances de succès que lui offre cette lutte sanglante.

M. Bloëmen, malgré son âge, ne veut pas rester tranquille spectateur de ce combat meurtrier où l'un des deux vaisseaux doit périr; il se fait aussi donner des armes. Sa contenance assurée, son air d'intrépidité, tout en lui fait présumer d'avance qu'il ne sera pas le dernier des braves à défendre, au péril de ses jours, les nobles couleurs du navire qu'il monte.

A ces préparatifs terribles succède un calme non moins effrayant ; chaque matelot, muni de ses armes, attend avec sang-froid le corsaire qui fendait les ondes avec la rapidité de l'aigle qui fond sur sa proie. Bien armé et plus nombreux en hommes de guerre que celui des Français, le navire algérien eût porté l'effroi dans des cœurs moins intrépides que nos Français. Les premières lueurs du jour vont éclairer la scène qui va s'ouvrir. Déjà les étoiles pâlissent, et le soleil naissant se montre à l'horizon et réflète sur les mers ses rayons d'or. Il laisse voir le redoutable corsaire à une légère distance du navire français. Déjà les hommes des deux équipages peuvent se compter, et quelques pirates jettent d'insolents défis aux Français, qui ne répondent à ces vaines bravades qu'en chargeant leurs pistolets. Tous, silencieux et attentifs, attendent que le capitaine fasse battre le branle-

bas du combat. Plus d'un vieux marin dit d'un air résolu, en jetant sur le corsaire des regards d'indignation : « Ces barbares ne vivent que de pillage ; ils attaquent avec audace tous les vaisseaux qu'ils rencontrent ; mais quelquefois ils sont vaincus. Dans ma jeunesse, j'ai assisté à plusieurs combats où nous avons combattu ces cruels Algériens ; espérons aujourd'hui encore que nous serons victorieux. »

A peine les bâtiments furent-ils à portée qu'un nuage de fumée parut aux flancs du corsaire, et une détonnation pareille au roulement du tonnerre se fit entendre. Au même moment les boulets du navire français vont ébranler les mats du corsaire, et porter la mort au milieu des matelots réunis sur le pont. Pendant long-temps les deux navires combattirent avec un égal avantage. Une nouvelle décharge du corsaire vint couper le grand mât du navire français ; deux énormes éclats de bois tombent de leur mâture ; les plaintes et les cris étouffés de quelques hommes frappent l'oreille d'Emile. Au même instant un boulet passe au-dessus de sa tête, effleurant le mât d'artimon, contre lequel il s'appuyait. Calme et tranquille au milieu du carnage, le jeune homme ne fit pas le plus léger mouvement. Le Hollandais frémit du danger que venait de courir son protégé. Le grand mât, coupé par la dernière décharge, tremble un moment comme un arbre dont les racines sont coupées, et tombe sur l'avant, couvrant le pont de sa grande voile et de ses agrès. Les Français, consternés, perdent l'espérance de vaincre. Ne pouvant plus manœuvrer, leurs canons leur deviennent inutiles, et le corsaire va se jeter sur les Français, dont il n'a plus à redouter les boulets. Il leur envoie une dernière bordée à cinquante pas, puis il engage ses vergues dans celles de son ennemi, et jette ses grappins ;

les grenades brûlantes tombent à bord du navire français, rapides et redoublées comme la grêle. La voix tonnante du chef des pirates fait entendre ces mots que les matelots répètent après lui : « A l'abordage ! » Plus le péril est grand, plus le courage des Français augmente ; partout il semble se multiplier pour faire face aux ennemis et leur empêcher de pénétrer sur leur navire. Ils sont sur tous les points du bâtiment, et chaque barbare qui cherche à s'y élancer reçoit un coup fatal, qui le fait rouler au fond des flots. Durant quelques moments, l'héroïque valeur des Français dispute l'entrée du navire aux corsaires ; mais enfin ils parviennent à se frayer un passage, et se précipitent, en poussant des cris sauvages, sur le vaisseau des Français avec l'audace et la férocité d'une troupe de vautours affamés qui s'abat sur les cadavres d'un champ de bataille, et là un combat plus opiniâtre et plus sanglant encore commence. Ce fut une scène de confusion, une mêlée terrible, un combat corps à corps impossible à décrire. C'est avec des haches qu'ils se fendent la tête ; c'est avec des coutelas qu'ils s'ouvrent la poitrine ; c'est avec des piques aux larges fers qu'ils se clouent aux débris de leurs mâts. Au milieu de cette épouvantable mêlée, de ces coups donnés et rendus avec une égale fureur, Emile, ce jeune homme si doux et si bon, est devenu un lion terrible qui porte la terreur et la mort sur toutes les parties du navire. Sa présence jette partout l'épouvante et l'effroi. Malheur à l'algérien qui l'approche, il a bientôt payé de sa vie le sort fatal qui l'a conduit sur ses pas.

Non loin de lui M. Bloëmen, qui avait retrouvé, à ce moment décisif, toute la vigueur des premiers jours de sa vie, n'est pas resté au-dessous du courage de son jeune ami ; plus d'un barbare africain a senti la pesanteur de

son bras ; les morts et les mourants qui l'entourent, et qui sont tombés sous ses coups, attestent assez ce que peut le brave qui combat pour sa liberté ; mais enfin, affaibli par une lutte aussi longue que meurtrière, M. Bloëmen commence à fléchir, son bras ne soulève plus qu'avec peine la lourde et redoutable hache dont il est armé, ses jambes chancellent, son corps fatigué se courbe ; et il tombe, sans défense, sous le poignard du premier pirate. Déjà un de ceux-ci s'est aperçu de l'abandon de ses forces ; il s'élance sur lui, lève avec rage son large damas, et va l'abattre sur cette tête si chère, quand Emile, qui n'a pas un seul instant perdu de vue son bienfaiteur, voyant le danger qui le menace, bondit avec la rapidité de la foudre d'un bout à l'autre du navire, et renverse mort à ses pieds le féroce corsaire qui allait le priver pour toujours du plus noble et du plus généreux des hommes.

Les Français font des prodiges de valeur, et se défendent avec le courage du désespoir ; mais enfin, accablés par le nombre, ils ne peuvent prolonger plus long-temps cette lutte inégale. Couverts d'honneur et de gloire, le vaisseau français devient la proie du corsaire algérien. Trente hommes ont payé de leur vie le généreux courage de lutter contre les Algériens ; il ne restait plus que quelques matelots en état de se défendre. Emile dit au Hollandais, qui suivait tous ses mouvements avec inquiétude :

— Il faut céder à la destinée, cher M. Bloëmen, et nous rendre à ces cruels pirates.

— Tous nos efforts seraient vains, répondit le Hollandais d'un ton désespéré.

Et les deux amis jettent leurs sabres sanglants, et at-

tendent, dans un morne silence, que les corsaires disposent de leur sort.

Le pont fut en un instant débarrassé des morts et des mourants qui le couvraient; ils furent lancés à la mer, et les gémissements plaintifs des mourants se confondirent avec le murmure des flots et les voix menaçantes des pirates accablant d'injures et de coups les Français désarmés. Ils sont chargés de lourdes chaînes, et transportés sur le pont du barbaresque, puis l'on fit voile vers les côtes de l'Algérie. Dans cette affreuse situation, Emile et le Hollandais eurent du moins la consolation d'être l'un près de l'autre, et, comme toujours, ils échangèrent leurs pensées.

— Cher Emile, dit le Hollandais d'une voix émue, vous venez de me sauver la vie, et je ne puis vous presser dans mes bras, comme j'en ai le désir. Ce qui me désespère, c'est de ne pouvoir peut-être jamais récompenser, selon mon cœur, votre héroïque dévouement. Nous allons languir dans les fers de ces barbares pirates. Je sais tous les tourments dont ils accablent leurs esclaves et les mauvais traitements qui nous attendent, et je crains bien, mon cher Emile, qu'affaibli par l'âge et les fatigues d'une vie trop laborieuse, je ne succombe bientôt sous ce ciel brûlant.

— Eloignez de si funestes pensées, lui répondit Emile d'un ton affectueux; peut-être le sort qui nous attend sera-t-il moins affreux que vous le pensez. Savez-vous où l'on nous conduit?

— A Alger, je suppose, où nous serons exposés sur la place publique, examinés par les Algériens riches, qui nous mettront à prix en critiquant les défauts qu'ils croiront remarquer en nous. Est-il rien de plus cruel?

et comment pourrons-nous subir de si humiliantes épreuves?

— Je ne suis pas moins désespéré que vous de cet affreux événement; mais le ciel ne nous abandonnera pas, et nous fournira un jour, n'en doutez pas; les moyens de sortir d'esclavage. Notre malheur est irrémédiable; nous n'avons d'autre parti à prendre que de nous y soumettre avec courage.

— Si du moins nous étions dans les mêmes fers, nous nous consolerions l'un et l'autre dans notre infortune; ce serait un grand adoucissement, et je n'ose espérer une telle consolation : peut-être languirons-nous à cent lieues l'un de l'autre, sur ces terres inhospitalières vers lesquelles nous voguons.

— Espérons, cher M. Bloëmen, que Dieu nous prendra en pitié, et ne nous livrons pas au désespoir. Au milieu de ces barbares, nous aurons un protecteur; il daignera jeter sur de malheureux captifs des regards de miséricorde, et sa voix puissante se fera entendre du fond du désert pour retremper nos forces et notre courage.

— Voilà toutes nos espérances renversées, dit d'un ton triste le Hollandais; voyez comme la fortune se joue des hommes.

— Ne vous tourmentez pas pour moi, cher M. Bloëmen : je saurai me résoudre à supporter avec courage tous les malheurs dont le ciel pourra me frapper. Quel que soit mon sort, il ne sera guère plus triste que celui qui m'était réservé dans ma patrie. Dans les longues épreuves que je viens de subir, j'ai appris à lutter contre l'infortune, et j'espère soutenir, sans être abattu, les diverses phases de l'esclavage où nous allons languir. Ce n'est que depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer

que j'ai vu l'horizon s'éclaircir, et que j'espérais, dans l'avenir, des jours moins malheureux. Vous m'avez fait entrevoir de riantes perspectives, et, près de vous, je sentais renaître mon courage abattu ; le ciel en a ordonné autrement, soumettons-nous aux décrets de la Providence, félicitons-nous d'être ensemble pour nous consoler mutuellement.

Après quelques jours d'une heureuse navigation, le ciel se couvrit de larges nuages noirs, l'horizon disparut dans un épais brouillard qui voila les côtes de l'Afrique, que l'on apercevait déjà comme une ligne d'azur argentée. Des éclairs brillaient de loin en loin sur ce fond menaçant, le tonnerre grondait sourdement, et de longues rafales imprimaient d'affreuses secousses au navire, et faisaient craquer les hauts mâts. On s'était hâté de replier les voiles dès les premières annonces de l'orage. Les matelots algériens observaient d'un œil inquiet cette scène de terreur, et le capitaine donnait ses ordres pour prévevenir les malheurs qui allaient arriver. Il parlait déjà de jeter à la mer tous les prisonniers si la tempête redoublait. On débarrassait le pont de plusieurs balots de marchandises qu'on lançait dans les flots. Aux sombres regards des marins, à leurs gestes menaçants, les captifs comprirent que les pirates délibéraient sur leur sort.

Emile et le Hollandais murmuraient une prière, et se confiaient en celui qui dirige à son gré les tempêtes, et apaise d'un seul mot la mer en fureur.

Enfin l'orage se calma par degrés, les vagues menaçantes cessèrent de s'élever, comme autant de murailles mobiles, à des hauteurs considérables, et bientôt on n'entendit plus que le murmure monotone et régulier des

flots. Nos captifs remercièrent le ciel de leur avoir sauvé la vie encore une fois.

Ce fut le soir qu'on aborda à Alger. Les rayons de la lune éclairaient cette fière cité, et la montraient aux regards d'Emile et du Hollandais sous l'aspect le plus pittoresque; ses maisons nombreuses se dessinaient de loin en loin sur les hauteurs où elle est située. En mettant le pied sur cette terre inhospitalière, les captifs regardaient avec surprise ces arbres inconnus en Europe, ces mosquées, ces tombeaux qui entourent Alger dans un rayon de quatre ou cinq lieues. Dix mille maisons arabesques, jetées çà et là dans les feuillées, annonçaient combien de familles opulentes avaient fixé leur séjour dans ces délicieuses campagnes.

Le lendemain de leur arrivée, ils furent conduits à la place publique pour être vendus. De nombreux acheteurs se pressèrent autour des prisonniers en fixant sur eux des regards curieux. La force et la haute taille d'Emile le faisaient remarquer entre tous. Le corsaire demandait de M. Bloëmen et du jeune français cinq cents pièces d'or, et les acheteurs se récriaient sur ce prix exhorbitant et se retiraient. Les deux captifs, la rougeur au front, le cœur palpitant, subirent tour à tour cet examen si humiliant. Leurs yeux tristement baissés vers la terre, leur contenance morne et abattue, accusaient leurs douloureuses impressions. Après plusieurs heures de ce supplice, un riche cheick (ou chef de tribu) se présenta à son tour et demanda les deux captifs. Il fut étonné du prix exhorbitant que le corsaire en demanda, et lui dit :

— D'où vient que vous voulez vendre si cher ces deux prisonniers ? Si l'un est robuste, l'autre est courbé sous le poids des ans.

— Si vous saviez ce qu'ils m'ont coûté ! répondit le

pirate en jetant sur eux des regards de colère. Ils m'ont fait éprouver une perte considérable dans l'attaque de leur vaisseau ; sept de mes plus braves matelots sont tombés sous leurs coups. Je les vendrai le prix que j'en demande, ou je les verrai se consumer de désespoir sur cette place publique.

— J'aime le courage, répondit le cheick en souriant, et l'air de force et de santé de ce jeune homme me fait espérer d'en tirer de grands services. Ce vieillard est sans doute son père ; ce serait leur porter un coup mortel que de les séparer ; je vous achète ces deux captifs.

Le pirate détache Emile et le Hollandais, qui comprirent par-là que le cheick avait conclu le marché. Ses traits basanés respiraient la bonté, et ses manières étaient pleines de noblesse et de dignité. Deux esclaves le suivaient, montés sur des chameaux : l'un d'eux tenait un magnifique cheval arabe, monture ordinaire de leur maître ; l'autre esclave conduisait deux mulets destinés aux captifs. Ils se pressèrent la main et échangèrent un regard ; leur sort était fixé désormais. Dans leur infortune, ils rendaient grâces au ciel de n'être pas séparés.

Dans l'après-midi du même jour, on les fit partir pour leur destination. Pour se rendre à l'habitation du riche Algérien, il fallait traverser une immense étendue de pays ; des points de vue pittoresque s'offraient de tous côtés. On traversa d'abord de vastes champs couverts de lauriers roses et d'oliviers, entourés de haies touffues de lentisques, d'où sortaient de longues feuilles d'aloës et de grosses figues de Barbarie ; des bois d'orangers et de citronniers couverts de fruits et de fleurs, répandaient les plus suaves parfums. Emile vit des ceps de vigne d'une grosseur prodigieuse et couverts de grappes si

énormes qu'elles remplissaient toute une corbeille. Malgré leur profonde douleur, ils regardèrent, en passant, ces belles et fertiles campagnes.

Souvent, en descendant les rochers de l'Atlas, aux suaves parfums qui s'élevaient de la vallée, on devinait un bois d'orangers et de myrtes en fleurs; de superbes jujubiers, des caroubiers magnifiques, dont la verdure et le feuillage touffu contrastent singulièrement avec la délicatesse des palmiers et la forme pyramidale des pins de Jérusalem, couvraient les coteaux et offraient les tableaux les plus piquants. Bientôt apparut une nombreuse caravane d'Arabes couverts de leurs manteaux blancs drapés à l'antique, montés sur leurs chameaux marchant à grands pas. Ces caravanes offrent un coup d'œil vraiment magnifique. Les habitants des campagnes se réunissent quelquefois en grand nombre pour venir au marché, et dirigent leurs chameaux avec une longue baguette blanche, enveloppés des draperies flottantes de leur kaïd, qui fixe autour de leur tête, dans un ordre symétrique, un triple cordon de laine brune. Emile considérait avec curiosité ce spectacle si nouveau pour lui. Il vit aussi des mulets chargés de fruits et de blé, contenus dans des paniers de feuilles de dattiers artistement tressées. Souvent, dans ces arides plaines de sable, il rencontrait une femme arabe au teint bruni par le soleil marchant nu-pieds, donnant la main à un enfant presque nu. Au vase de forme antique que cette femme porte sur sa tête, à cette tunique blanche rattachée par une ceinture, à ses longs cheveux épars, Emile croyait voir l'Africaine Agar et son fils Ismaël, errants dans les sables brûlants après avoir été chassés par Abraham. Quelquefois aussi il apercevait, à travers les feuillées, le kaïd flottant d'un Bédouin posté en embuscade et attendant

en silence qu'un voyageur sans défense se présentât dans les sentiers à peine tracés, dans les vallées profondes et solitaires, où il le dépouillerait facilement.

Pendant la route, on demanda l'hospitalité chez les Arabes du Désert, qui ne la refusaient jamais. Emile regardait avec surprise l'intérieur de ces habitations où tout respire la simplicité des temps passés et ces mœurs douces qui distinguaient les patriarches. Le luxe y est inconnu. Des nattes de jonc, des corbeilles pour déposer les figues, les dattes et les autres fruits, des pots de terre pour conserver le lait, des outres pour le porter à la ville, une lampe, quelques instruments aratoires, des quenouilles pour filer la laine, un métier pour la tisser, tels sont les objets qui s'offraient aux regards des deux captifs, et qui composaient l'ameublement des cabanes. On leur servait presque toujours des dattes, des figues, des pastèques, des oranges. La sobriété des Arabes est telle que douze ou quinze figues et quelques autres fruits composent, la plupart du temps, tout leur repas. Ils mangent cependant quelquefois du mouton et de la volaille, dont ils élèvent une grande quantité. L'eau pure est la seule boisson des Arabes du Désert. Emile, malgré ces tristes préoccupations, observait avec intérêt leurs usages, si différents des nôtres. Le Hollandais, d'une santé moins robuste que son jeune ami, ne pouvait supporter les rayons brûlants du soleil d'Afrique, et prêtait moins d'attention que lui aux tableaux variés qui se déroulaient sous leurs yeux.

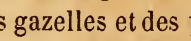
Dans les vallées qui se déroulent au pied de l'Atlas, on rencontre à chaque instant d'immenses troupeaux de moutons dans de riches prairies. Il n'est pas une seule famille arabe qui ne possède plusieurs centaines de moutons, trente ou quarante vaches et une douzaine de

bœufs. Ces troupeaux ne leur coûtent rien à nourrir : ces plaines fertiles appartiennent à tous. Ils ont du lait en abondance, et font des fromages du beurre. Ce sont leurs richesses, car ils vivent presque de lait et de fruits. Quelques jattes de lait, des figues exquises, qu'ils aiment beaucoup, des grappes de raisin d'une grosseur prodigieuse, des dattes, des jujubes, telles sont les choses qu'ils préfèrent. Ils font une pâte parfumée avec de délicieuses figues de Barbarie, en les pressant entre deux planches après les avoir fait sécher au soleil. Ils ont aussi des confitures composées avec du jus de raisin, dans lequel ils ont fait cuire des pastèques et diverses écorces.

Après plusieurs jours d'une marche pénible et fatigante, Emile et le Hollandais arrivèrent à l'habitation du cheick. Elle était cachée dans une vallée charmante, arrosée par une petite rivière et couverte des plus beaux arbres et des champs les plus fertiles. Le cheick possédait encore d'autres habitations sur les bords de la mer ; il y demeurait une partie de l'année pour recueillir les fruits et les blés.

La tribu dont il était le chef passait pour la plus puissante du Désert. Quarante cabanes, groupées autour de la maison mauresque du cheick, contenaient autant de familles d'Arabes qui obéissaient à ses lois.

Un vaste jardin entourait la maison du cheick, et un parc magnifique s'étendait à perte de vue au bout du jardin ; il renfermait des gazelles et des pintades au plumage argenté.



CHAPITRE III.

Dès les premiers jours de leur arrivée, Emile et le Hollandais allèrent, avec les autres esclaves, couper du maïs dans des champs très-éloignés de l'habitation de leur maître. Les tribus du désert vont ainsi ensemencer des terrains fertiles, et se retirent ensuite pour chercher des pâturages. Au temps de la récolte, ils viennent couper le blé, le battre, et l'emportent sur leurs chameaux, sans que personne leur demande de paiement pour ce terrain appartenant à tous.

Emile, qui montrait du courage et de la fermeté, coupait d'un bras robuste les hauts épis de maïs, et stimulait le autres esclaves par les mots d'encouragement qu'il leur jetait de temps en temps. M. Bloëmen voulut aussi suivre le jeune homme; mais, dès le premier sillon, la sueur découlait sur son visage pâle, et ses mains

tremblantes laissaient échapper les épis. Emile essuya son front humide, et le fit asseoir sur les gerbes entassées.

— Reposez-vous, mon père ; vous êtes trop affaibli pour suivre les moissonneurs. Je veux faire votre tâche et la mienne : c'est une si douce satisfaction pour mon cœur que vous ne me la refuserez pas.

— Eh bien ! dit le Hollandais en jetant sur Emile des regards où se peignait la plus vive reconnaissance, je vais du moins étendre les épis sur l'aire et glaner après les moissonneurs.

Et M. Bloëmen se traînait vers le champ de blé pour aider, autant qu'il le pouvait, les autres esclaves.

Les premiers mois de la captivité parurent bien durs à nos deux amis ; la pensée de vivre toujours dans ces climats brûlants effrayait surtout M. Bloëmen, et sans les consolations que lui prodiguait son jeune ami, il fût mort de langueur et d'ennui. Sa santé s'était gravement altérée par les chagrins et les insomnies, et Emile craignait de perdre bientôt son compagnon d'infortune. Souvent il soupira en considérant ce visage pâle et défiguré sur lequel le changement du climat et les malheurs de l'esclavage avaient imprimé des traces si profondes. Accablé sous le poids des plus affligeantes pensées, le Hollandais n'eût pas supporté long-temps une situation si affreuse sans les marques de sympathie, de tendresse filiale, que le jeune et généreux français ne cessait de lui donner. Quand le Hollandais dormait d'un sommeil agité, Emile montait sur la terrasse de la maison pour se livrer sans contrainte à ses tristes préoccupations. Pour rendre un peu de force et de courage à son ami, il dissimulait ses impressions et lui montrait toujours un front calme et tranquille ; il trouvait même de ces mots piquants qui

faisaient sourire le Hollandais : mais, quand il n'était plus en présence de M. Bloëmen, toute sa gaîté d'emprunt l'abandonnait, et il se hâtait de chercher la solitude pour se trouver seul avec ses pensées.

Du haut de cette terrasse élevée, il découvrait un immense horizon, et les points de vue les plus poétiques se dessinaient au loin, confus et mystérieux, à la douce clarté de l'astre des nuits.

Emile trouvait un charme indicible à contempler ces tableaux paisibles ; il descendait ensuite dans le parc du cheick, et passait la soirée à rêver à ses malheurs.

On n'entendait que la brise du soir, qui soupirait dans les tiges élancées du dattier, et le murmure lointain de la mer, dont on distinguait confusément les masses bleuâtres à travers les feuillages des nopals, des agaves, des figuiers, des caroubiers, bordant la côte. Cette nature silencieuse et calme, ces soirées si fraîches, si belles, reposaient Emile des fatigues de la journée. L'air était imprégné des suaves émanations des beaux orangers, des citronniers superbes, qui couvraient de vastes espaces. Il respirait avec délices cet air parfumé, et pensait à la France, à son amie d'enfance, en se promenant à pas lents dans les allées solitaires du parc. Parfois le cri du chacal s'élevait dans le fond des vallées. Ce cri perçant et sinistre ne l'effrayait plus : comme l'habitant du Désert, il était familiarisé avec ces bruits, effrayants pour un étranger. Parfois encore une des jolies gazelles de l'Atlas qui peuplaient le parc immense du cheick passait, légère et folâtre, près du jeune homme, qui cherchait en vain à effleurer de sa main le poil lisse et soyeux de ce gentil animal, dont les riches Algériens aiment à embellir leurs domaines. Leurs mouvements vifs et gracieux, leur incroyable légèreté, la douceur de leur regard, au-

quel les Arabes font souvent allusion en parlant d'une belle femme, les placent au premier rang des animaux de ces contrées.

Pendant ses longues promenades nocturnes, Emile se reportait, par la pensée, aux paisibles années de son enfance, regrettait les temps passés et cette heureuse époque de sa vie pendant laquelle il folâtrait avec sa cousine sous les riants ombrages de Meudon. Il regrettait encore les campagnes de la France, ses fleuves, sillonnés en tous sens d'innombrables bateaux, et surtout Paris, qui lui apparaissait de loin comme une terre promise. C'est vers cette ville chérie que se tournaient souvent ses regards, plein d'une douce tristesse. Son imagination s'exaltait dans ses solitaires rêveries, et sa captivité lui paraissait insupportable ; il fallait toute sa force d'âme, toute sa fermeté, pour cacher ses chagrins sous un air serein quand il paraissait devant son ami.

M. Bloëmen maigrissait d'une manière effrayante, et sa santé donnait de graves inquiétudes à Emile, qui voulut toujours se charger de sa tâche, porter pour lui de pesants fardeaux, et bêcher le petit coin de terre où le Hollandais doit semer des légumes.

L'attachement le plus profond, la reconnaissance la plus sincère, payaient Emile de ces marques touchantes de dévouement. M. Bloëmen le regardait comme un fils dévoué, et ne l'appelait que de ce nom ; il eût voulu le récompenser selon son cœur ce jeune homme si généreux.

— Je vous admire autant que je vous aime, lui disait-il souvent en le regardant avec amitié.

Emile lui donnait aussi le doux nom de père.

— Vous remplacez celui que la nature m'a enlevé, ré-

pétait-il ; je suis les mouvements de mon cœur en cherchant à adoucir pour vous les rigueurs de la captivité.

Un jour, en l'absence du jeune homme, M. Bloëmen, pour lui épargner une peine, voulut tirer de l'eau d'un puits profond pour arroser des fleurs desséchées par les ardeurs du soleil. Le seau pesant échappait à ses bras, affaiblis par la maladie; haletant, épuisé, il s'arrêtait à chaque pas ; à sa pâleur, on voyait qu'il était souffrant et fatigué, et que ce travail pénible surpassait ses forces. Comme il portait ce fardeau accablant, Emile revint chargé d'une énorme corbeille de jonc remplie de dattes et de jujubes, cueillies dans une vallée voisine.

— Que faites-vous, mon père, s'écria-t-il en courant vers M. Bloëmen. Pourquoi vous épuisez-vous à tirer de l'eau de ce puits? Ignorez-vous donc que je me fais un bonheur de vous éviter cette peine?

— J'ai voulu vous épargner cette corvée, cher enfant: je suis désolé de vous voir chaque jour lever dès deux heures du matin, et vous charger d'une double tâche.

— Non, mon père, dit Emile en montrant ses bras nerveux, brunis par le soleil d'Afrique ; je puis supporter des fatigues sans que ma santé en souffre. Je suis fort et vigoureux, et puiser de l'eau, arroser des fleurs, ratisser des allées, n'est pour moi qu'un délassement.

— Mais maintenant que vous cueillez les fruits, que vous moissonnez les blés, je crains que l'excès du travail ne vous rende malade.

— Vous m'affligeriez beaucoup en m'enlevant le plaisir de vous décharger d'une partie de vos travaux, ô mon père ! répondait Emile en le pressant sur son sein.

C'est dans de tels entretiens que les deux amis passaient les moments de loisir que leur laissaient leurs occupations.

Le printemps suivant, Emile accompagna le cheick dans ses courses à une habitation éloignée, il fut en admiration devant ces campagnes si variées, si pittoresques: dans toutes les saisons, des fleurs sauvages tempèrent, par l'élégance de leurs formes et la variété de leurs couleurs, l'éclat sévère de la nature africaine. Emile, dans ses excursions lointaines pour chasser les autruches et les oiseaux du Désert, ou pour cueillir les fruits et moissonner les blés, s'arrêtait à chaque pas pour admirer les riches tapis de tulipes, d'anémones et de renoncules, embellissant les côteaux et les prairies. Sur le vert plus ou moins foncé des haies, les fleurs du cactus, du grenadier, des rosiers sauvages, se détachent comme autant de points brillants. Partout le laurier-rose forme sur le bord des ruisseaux une lisière empourprée, qui marque les sinuosités de leur cours. Il ne se lassait pas de contempler ce pays accidenté, où les changements les plus inattendus appellent toujours l'attention du voyageur.

Emile, qui avait une mémoire prodigieuse, apprit bientôt assez l'arabe pour converser avec le cheick. Celui-ci aimait singulièrement la société du jeune Français, et savait apprécier ses vertus, son courage, son activité et sa généreuse amitié pour M. Bloëmen. Il le voyait avec attendrissement se charger de sa tâche, et vantait à tous ses rares qualités, son noble dévouement à son père adoptif.

Pendant qu'Emile montrait tant de courage et de dévouement, et donnait au Hollandais tant de marques de sympathie, Rachel, de son côté, remplissait dans toute leur étendue les devoirs sacrés de la piété filiale. Une maladie de langueur consumait lentement M. Delbar; Rachel, alarmée, le supplia d'interrompre son travail.

— Votre santé délicate demande les plus grands mé-

nagements ; il faut le repos le plus absolu, lui répétait-elle souvent pour l'engager à suspendre ses travaux.

L'aimable fille exagérait les profits qu'elle retirait de ses broderies, et passait la moitié des nuits pour ajouter au produit de son travail de la journée. L'amour filial soutenait ses forces, et lui inspirait un courage extraordinaire. M. Delbar ignorait, du reste, qu'elle prolongeât autant ses veilles.

Malgré son activité, la pauvre Rachel ne put bientôt subvenir aux dépenses occasionées par la maladie de son père. Le médecin, consulté par elle, prescrivit des remèdes qui excédaient les facultés de la jeune fille. Que faire dans cette extrémité pressante? Aucun des anciens amis de son père ne lui ouvrira sa bourse, et d'ailleurs elle n'ose s'adresser à eux. Elle se rappelle son oncle le magistrat; elle va faire un appel à sa générosité, et plier sa fierté aux exigeances de sa position : son amour pour son père a le pouvoir de vaincre sa timidité, et pour lui elle va s'exposer au refus du plus insensible des frères. Un matin, en allant rapporter ses broderies, elle se dirige vers l'hôtel occupé par son oncle ; elle arrive à la porte; son cœur bat avec force; elle hésite un instant avant d'entrer : elle pense à son père souffrant, et frappe d'une main tremblante. Elle demande d'une voix timide si on peut voir madame Delbar.

— Je ne le crois pas, répond la domestique; il est à peine dix heures et elle ne reçoit qu'après son déjeuner.

— Je n'ai que deux mots à lui dire, ajoute Rachel; demandez-lui toujours si elle peut me recevoir.

— Votre nom, Mademoiselle?

— Rachel Delbar.

— C'est le nom de madame, dit la domestique, exa-

minant Rachel avec une impertinente curiosité. Mademoiselle serait-elle sa parente?

— Ce nom est très commun, répondit Rachel en éludant la question; on n'est pas toujours parents pour porter des noms semblables.

La pauvre enfant craint de blesser l'orgueil de sa tante en se déclarant sa nièce. La domestique, très-instriguée, va faire son message, et revient dire à Rachel qu'elle peut entrer dans le salon.

La jeune fille s'arme d'un grand courage d'emprunt, et marche sur les pas de la domestique, qui l'introduit et la laisse seule avec sa tante.

Madame Delbar la recut d'un air si froid et si sévère qu'elle sentit des larmes mouiller ses paupières. Cependant elle approche de sa tante, et, malgré cette réception si peu cordiale, elle lui adresse quelques mots, auxquels madame Delbar répond à peine. Rachel, intimidée, formule sa demande en ces termes :

— Je viens, Madame, réclamer de vous quelques secours pour mon père mourant; l'affreuse situation où nous sommes m'oblige à recourir à vous. Malgré tout ce que je puis faire, il m'est impossible de lui procurer les médicaments prescrits par le médecin : j'ai espéré que vous nous viendriez en aide dans cette extrémité pressante.

Pendant que la pauvre Rachel expose ainsi, en quelques mots, sa triste situation, madame Delbar garde un silence glacé, et pas une marque de sympathie ne vient encourager la jeune fille.

— Si votre père est si malheureux aujourd'hui, il ne doit en accuser que lui : il a risqué imprudemment sa fortune dans des entreprises hasardeuses, et s'est sottement ruiné.

Rachel, indignée d'entendre parler ainsi de son père, fit un pas en arrière, et allait sortir du salon quand madame Delbar tira sa bourse de sa poche, y prit une pièce de cinq francs, et la présenta à la jeune fille en lui disant :

— Voilà tout ce que je puis faire pour vous.

Rachel reçut en rougissant cette aumône offerte de si mauvaise grâce. Sa délicatesse se révoltait d'accepter ce don mesquin; mais le souvenir de son père vint encore une fois surmonter ses scrupules et lui aider à faire taire sa juste fierté.

Madame Delbar lui dit ensuite.

— Je ne vous prie pas de vous asseoir, parce que j'attends du monde, et je pense que vous seriez contrariée de vous trouver ici.

C'était une manière polie de la congédier ; Rachel le comprit : elle salua profondément madame Delbar et se retira, le cœur navré des procédés de sa tante. Aussitôt qu'elle fut hors de cette maison, où l'accueil le plus froid avait refoulé les confidences qu'elle eût faite à son ami, la jeune fille pleura amèrement, mais sans murmure contre la Providence. Toujours soumise et résignée aux volontés de Dieu, elle supportait avec une admirable douceur les épreuves qu'elle subissait depuis ses malheurs. « C'est à moi seule de soigner mon père, dit-elle, et désormais je n'aurai plus recours à personne. »

Elle ne parla pas à M. Delbar de la démarche qu'elle avait faite près de sa famille (elle l'eût affligé en lui racontant l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec sa tante), et elle redoubla de soins et de prévenances, comme pour le dédommager de l'indifférence et de la froideur de son frère et de sa belle sœur.

La modique somme que sa sante lui avait donnée ne

suffisant pas pour procurer à son père les remèdes que réclamait son état, la jeune fille vendit une petite pendule qui lui restait du temps de sa prospérité, pour faire face aux dépenses les plus indispensables.

Le soir, elle s'asseyait près de son père avec sa broderie, écoutait avec une vive émotion sa respiration embarrassée, et travaillait sans relâche en pensant au bonheur qu'elle aurait de le voir convalescent. Quand minuit sonnait, la jeune fille se retirait à pas légers dans le cabinet voisin de la chambre de son père, et continuait de travailler à la lueur de sa petite lampe. Elle évitait de faire le moindre bruit, qui eût trahi ses veilles prolongées, et souvent les rayons du jour naissant vinrent faire pâlir la lampe de Rachel. Elle dormait deux ou trois heures, et, vers six heures du matin, elle se levait pour reprendre, près de son père, les fonctions de garde malade. Toujours calme et résignée à son sort, ses traits respiraient la douce sérénité de la vertu. Elle ne murmurait jamais de toutes ses fatigues, et son courage et sa fermeté égalaient sa sensibilité. Rachel voyait avec effroi la santé de son père s'altérer chaque jour de plus en plus; sa faiblesse était si grande qu'il ne pouvait faire un pas sans s'appuyer sur sa fille; bientôt il lui fut impossible de sortir de sa chambre. La jeune fille dissimulait ses inquiétudes, ses craintes mortelles; elle avait assez d'empire sur elle-même pour paraître devant M. Delbar le front serein et le sourire sur les lèvres. Pour dissiper la mélancolie de ce père chéri, elle employait toutes les ressources de son esprit vif et ingénieux. Elle ouvrait chaque matin la fenêtre de sa petite chambre, pour qu'un chaud rayon de soleil vînt réchauffer de sa douce et pénétrante chaleur le pauvre malade. Il respirait avec plaisir l'air tout imprégné des suaves émanations du réséda

et des œillets que Rachel avait placés sur la fenêtre, afin qu'une pensée riante vint parfois la distraire de ses longues douleurs.

En quelques jours, l'état de M. Delbar devint désespéré, et sa malheureuse fille ne put s'abuser plus long-temps sur sa maladie. Un soir que le malade se trouva moins souffrant qu'à l'ordinaire, il voulut aller sur la lisière du bois admirer la beauté d'une belle soirée du printemps. Appuyé sur sa fille, il alla s'asseoir au pied d'un marronnier en fleurs. La lune projetait ses timides rayons sur le visage de M. Delbar, et sa maigreur paraissait encore plus effrayante aux pâles clartés de l'astre de la nuit. Rachel, assise près de lui, soutenait sa tête sur son sein, et contemplait avec un affreux serrement de cœur les ravages étonnants que la maladie avait faits sur ses traits amaigris. Le malade fixait sur elle ses regards éteints; il semblait se recueillir en lui-même et méditer en silence les vérités éternelles. Rachel n'osait interrompre ses rêveries; par ses angéliques regards et ses tendres caresses, muets témoignages de son amour, elle cherchait à le rattacher à la vie et à dissiper les sombres préoccupations qui l'accablaient.

— Quelle délicieuse soirée, dit enfin le malade; combien la vue de ce ciel parsemé d'étoiles excite mon admiration! Je n'ai jamais mieux compris la grandeur et la puissance du Créateur. Oh! combien je me sens pénétré de sa majesté infinie! Ton âme, ma fille, et si belle et si pure, doit partager les enivrantes impressions de ton pauvre père. Ecoute les chants de ce rossignol : c'est la dernière fois peut-être que cette douce mélodie vient frapper mon oreille. En venant ici, ce soir, je voulais dire un dernier adieu à cette belle nature, et plus je la contemple, plus mes regrets ont d'amertume. Hélas! mes

yeux ne reverront plus ces tableaux majestueux, ces points de vue admirables étalés de toutes parts dans nos campagnes. Je le sens, je n'ai plus que quelques jours de vie, et bientôt Rachel n'aura plus de père.

A ces paroles si touchantes, Rachel, le cœur déchiré par la douleur, se détourna pour cacher ses larmes; elle pressait en silence les mains de son pauvre père, et cherchait à lui dérober ses mortelles alarmes; mais le malade entendit les sanglots étouffés de la jeune fille, et la supplia de montrer plus de force et de courage, et surtout de lui cacher ses pleurs, qui le désespéraient.

Quelques moments après, M. Delbar regagna lentement la maison. Ses pressentiments ne le trompaient pas : il ne devait plus admirer les sublimes beautés de la nature.

Depuis ce jour, il eut de longues défaillances qui effrayaient sa fille. Voyant la mort approcher, il dit à Rachel qu'il désirait recevoir, avant de paraître devant Dieu, les secours de la religion, et il la pria de faire venir un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements.

La jeune fille cherche à lui persuader que son état n'a rien de désespéré; mais elle s'empresse d'avertir son confesseur, certaine que le malade sera plus calme et plus tranquille après avoir rempli ses devoirs religieux.

En effet, M. Delbar se trouva soulagé, et attendit la mort avec une sainte résignation. Détaché de toutes les choses de la terre, il élève ses pensées vers le ciel, et ses traits respirent le calme d'une âme vertueuse.

Cependant, toutes les fois qu'il regardait sa fille, son cœur se brisait; il pensait à l'isolement où il allait la laisser, et priait pour cette enfant si chère, dont les soins et la tendresse avaient jeté quelques fleurs sur les dernières années de sa vie.

Quand la pauvre Rachel approchait de son lit, quand elle lui prodiguait les plus doux noms et couvrait de baisers son visage pâle, il lui disait en l'entourant de ses bras :

— C'est sur toi que je pleure, ô ma fille chérie! sur toi que je laisse sur la terre sans appui, sans un ami pour essuyer tes larmes.

— Mon père, disait Rachel, en prenant la main amaigrie de M. Delbar, ne vous tourmentez pas ainsi : vous dont la piété est si vraie, si profonde, ignorez-vous que Dieu est le père des orphelins, qu'il les protége et les soutient de sa main puissante? Si le ciel vous enlève à mon amour, il veillera sur votre Rachel et la préservera de tous les dangers. Vous ne devez pas d'ailleurs perdre l'espérance : le ciel peut encore vous rendre aux vœux de votre fille.

— A ce moment suprême, tu es l'ange consolateur de ton père mourant; viens, ma fille bien-aimée, viens recevoir mes derniers embrassements et la bénédiction paternelle, le seul bien, hélas! que je puisse te laisser. Oui, je veux me confier en Dieu, et espérer pour ma fille des jours moins tristes et moins sombres.

A ces mots, prononcés d'une voix affaiblie, M. Delbar étend sur la tête de sa fille ses mains tremblantes, et la bénit.

Rachel, à genoux devant son père, reçoit avec recueillement sa bénédiction dernière. Il embrasse plusieurs fois cette fille adorée, et ses derniers regards se reposent sur elle avec amour.

Quelques moments après cette scène touchante, Rachel n'avait plus de père; la pauvre enfant, toujours agenouillée devant le lit funèbre, serrait convulsivement la main glacée de son malheureux père, et la baignait de

larmes brûlantes. Accablée sous le poids de cet affreux malheur, elle contemple avec désespoir ces traits défigurés par la mort, ces yeux qui ne doivent plus se rouvrir, et de profonds soupirs s'échappent de sa poitrine. Une voix compatissante entend les gémissements de la jeune fille ; elle accourt, et l'entraîne hors de cette chambre fatale.

Rachel voulut accompagner son père jusqu'à sa dernière demeure; elle suivit seule ce modeste convoi. La pauvre enfant avait trop présumé de ses forces : quand on descendait le cercueil dans la fosse profonde, un cri déchirant lui échappa, elle s'évanouit sur les bords de cette fosse où l'on venait de déposer son unique ami.

Des personnes charitables rapportèrent chez elle la jeune orpheline; elle fut long-temps sans connaissance. Les femmes qui lui donnent des soins plaignent son sort et l'isolement où elle va se trouver; elle leur inspire à tous la plus vive sympathie.

En reprenant l'usage de ses sens, Rachel n'a qu'une idée confuse de la scène de mort qui vient de se passer.

— Mon père, dit-elle avec un accent déchirant, mon père, où est-il ?

Et la pauvre enfant jette de longs regards autour d'elle : la vue de ce lit vide, de cette chambre en deuil lui rappelle son malheur; sa position se dessine à ses yeux dans toute son horreur, et des sanglots convulsifs s'échappent de son sein. Les femmes qui l'ont secourue lui offrent quelques consolations dictées par le cœur : sa douleur est trop profonde, et leurs voix amies cherchent en vain à calmer des regrets si bien fondés.

Demeurée seule avec ses pensées, Rachel pleura longtemps en silence, et s'endormit enfin de lassitude et d'épuisement : depuis cinq nuits elle n'avait pas fermé

l'œil d'une minute. Le sommeil vint calmer ses douleurs, et des songes consolateurs lui montrèrent son père, le visage rayonnant d'une douce joie, fixant sur elle des regards d'amour et lui adressant des paroles de consolation et d'espérance.

Dans ses moments de tristesse et d'accablement, la pieuse Rachel se prosternait aux pieds de son crucifix, et priait celui qui donne la force aux faibles de relever son courage abattu. « O mon Dieu ! disait-elle en élevant ses regards vers le ciel, vous êtes mon seul consolateur, mon unique appui ; c'est de vous que j'attends la force et le courage de supporter une perte si cruelle. Je me jette entre vos bras, ô mon Dieu ! vous n'abandonnerez pas une malheureuse orpheline qui n'a plus un seul appui sur la terre ; et qui se confie en votre bonté paternelle. »

Elle se relevait toujours fortifiée par la prière, et un rayon d'espérance entrait dans son cœur ; elle se remettait au travail le front serein et le cœur moins attristé : elle trouvait dans la religion un refuge contre ses chagrins. Le temps, consolateur des affligés, adoucit les regrets de la jeune fille; mais l'image de son père resta toujours gravée au fond de son cœur. Sa main pieuse planta sur la tombe de ce père chéri deux petits cyprès et un saule-pleureur ; et une humble croix de bois apprit au passant le nom de celui qui reposait sous cette terre, couverte de fleurs dont la piété filiale se plaisait à l'orner.

Elle quitta le pavillon qu'elle occupait dans le val de Meudon pour venir demeurer à Auteuil. Une dame amie de sa famille lui offrit une jolie chambre donnant sur le bois de Boulogne, dans une charmante villa qu'elle habitait toute l'année. Rachel, toujours guidée par des sen-

timents religieux, se conduisit dans tous les temps avec une raison et une prudence au-dessus de tout éloge. Son temps était partagé entre le travail et la prière. Quand elle pouvait dérober quelques moments à ses travaux, elle jouait sur son piano quelques airs faciles, ou peignaient des fruits ou des fleurs. Elle lisait aussi de bons livres pour perfectionner son esprit et former son cœur.

Laissons Rachel passer, dans cette retraite paisible et ignorée, les plus belles années de sa jeunesse dans la pratique des plus pures vertus, et suivons Emile dans les diverses phases de sa vie aventureuse et agitée.

Deux ans se sont écoulés depuis la dernière scène que nous avons crayonnée. Emile, par son zèle, son assiduité au travail, a de plus en plus mérité la confiance de son maître. Celui-ci, l'affranchissant de rudes travaux, l'a chargé de surveiller les autres esclaves. Le jeune homme n'usa de son influence sur l'esprit du cheick que pour adoucir le sort des pauvres esclaves. Médiateur entre eux et leur maître, il se fit adorer de ces hommes malheureux, courbés sous le poids du despotisme africain. Chaque jour la voix éloquente d'Emile s'éleva pour implorer un pardon, solliciter une récompense, et souvent la sévérité du cheick céda aux énergiques prières du jeune Français, souvent, s'il ne put obtenir grâce entière, il obtint du moins une diminution de peine.

Nous citerons un trait de l'influence d'Emile sur le cheick. Un malheureux esclave fut envoyé par son maître à la ville la plus prochaine pour vendre deux peaux de léopard, quelques moutons et deux pintades. En traversant un étroit sentier, encaissé entre deux hauts rochers, il fut attaqué par une bande d'Arabes, qui le forcèrent de descendre de son chameau, lui arrachèrent son khaïd, la baguette blanche qui lui servait à guider ses cha-

meaux, et prirent la fuite avec leur butin. Le malheureux, connaissant la sévérité du cheick, n'osait rentrer chez lui; frappé de stupeur, il attendait la nuit pour prendre un parti; il ne savait s'il se déciderait à se livrer à son maître, ou s'il prendrait la fuite dans les montagnes. Pendant qu'il hésitait, qu'il se demandait ce qu'il devait faire, il vit venir son maître lui-même, monté sur son cheval, et armé comme pour aller à la chasse. L'infortuné, la terreur peinte sur le visage, se jette à genoux et lève vers le cheick des mains suppliantes. Celui-ci, dès qu'il l'aperçut, s'écria d'une voix courroucée :

— Mes chameaux, où sont-ils?

L'esclave répond en balbutiant :

— Des Arabes cachés derrière ce rocher énorme m'ont jeté à bas de mon chameau, et se sont emparés des deux autres et de tout ce qu'ils portaient.

— Lâche esclave, ne devais-tu pas défendre mieux ce qui appartient à ton maître, et mourir plutôt que de te laisser dépouiller?

— Ils étaient cinq bien armés, comment aurais-je pu lutter contre eux?

— Eh bien! répondit le cheick d'une voix tremblante de colère, tu vas expier ta lâcheté, et, par la punition que tu vas subir, effrayer ceux qui, comme toi, seraient assez peu courageux pour livrer sans combat le bien de leur maître.

Les supplications du pauvre esclave se perdirent dans les airs, et l'inflexible cheick le fit marcher devant lui, en l'accablant des plus durs reproches. En arrivant à la maison, il attacha lui-même le tremblant esclave au poteau, il appelle un de ses serviteurs et lui commande d'apporter les verges pour flageller le coupable. En vain

tous les esclaves, informés du fait par le cheick lui-même, élevèrent la voix pour implorer la grâce du malheureux : déjà les verges teintes de sang sont portées : l'esclave pâlit et jette sur son maître un regard suppliant. Emile arrive à l'instant où l'Arabe impitoyable allait frapper les premiers coups, il se jette aux pieds de son maître, et par les plus éloquentes prières, ébranle enfin sa résolution et adoucit sa colère.

— Au nom de l'humanité, dit-il en finissant, pardonnez à cet infortuné : n'est-il pas assez puni par l'humiliation qu'il vient de subir aux yeux de tous ? Il est plus malheureux que coupable, et votre cœur généreux n'accordera pas un demi-pardon. Vous prononcerez une grâce pleine et entière, et vous rendrez ce pauvre homme au bonheur en lui épargnant le supplice que vous alliez lui infliger.

— On ne peut rien vous refuser, dit le cheick à Emile après quelques moments d'hésitation; vous venez de m'éclairer sur mon injustice. Oui, j'ai été trop prompt à condamner ce malheureux; ôtez-lui ses fers, qu'il retourne à son travail : je lui pardonne.

Le visage du pauvre esclave rayonna de joie. Emile lui détacha avec bonheur les pieds et les mains, qu'un gros anneau de fer retenait au poteau. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de baiser les mains amies qui rompaient ses chaînes, puis il se prosterne aux genoux de son maître en exprimant avec énergie la reconnaissance dont il est pénétré. Ainsi Emile plaidait la cause des esclaves et s'attachait tous les cœurs par sa sensibilité et les marques de sympathie qu'il donnait aux infortunés.

Le cheick se reposait sur Emile du soin de faire moissonner les blés, conduire les troupeaux aux pâturages,

et autres choses, qu'il surveillait lui-même auparavant. C'était le jeune Français qui présidait à la vente des bestiaux, du miel et des plumes d'autruche ; c'était encore lui qui cueillait les fruits qui devaient paraître sur la table du maître; enfin il devint bientôt l'homme indispensable, celui qui faisait tout marcher avec un zèle admirable. Tout le monde chérissait Emile, qui, par sa douceur et ses excellentes qualités, avait su se concilier l'estime de toute la tribu et des nombreux esclaves de son maître.

Par l'influence qu'il exerçait sur l'esprit du cheick, il obtint que son ami ne fît plus rien qui surpassât ses forces.

M. Bloëmen ne fut plus chargé que de travaux qui ne pouvaient le fatiguer : tresser des nattes de jonc, faire des paniers de feuilles de dattier pour transporter les fruits au marché, tailler les arbustes et les espaliers, telles étaient ses occupations de chaque jour. Emile passait avec lui tous les moments qu'il pouvait dérober à ses travaux.

Bientôt la Providence allait briser leurs fers et récompenser la vertu d'Emile en changeant sa position. M. Bloëmen, qui était très-riche, avait écrit plusieurs fois en Hollande pour informer ses amis qu'il était captif dans les états d'Alger ; toujours ses lettres furent interceptées, et il désespérait de son sort lorsqu'une circonstance imprévue vint rendre la liberté aux deux captis et les ramena en Europe.

Les Arabes vont souvent à la chasse des lions, des panthères et des autres bêtes féroces qui peuplent les déserts de ces contrées; ils tirent beaucoup d'argent de leurs fourrures et des plumes d'autruche, qui sont d'une beauté singulière. Le cheick, comme presque tous les Arabes,

allait, chaque printemps, à la chasse, accompagné de ses esclaves et des chasseurs de la tribu. Tous les ans il tuait des bêtes féroces, et passait pour l'un des plus intrépides chasseurs de ces cantons. Un lion monstrueux avait, depuis quelque temps, fait de grands ravages dans les troupeaux du cheick et dévoré plusieurs bœufs et un grand nombre de moutons. Dès les premières lueurs du jour, le cheick ordonne les apprêts de cette chasse dangereuse. Dix chameaux, conduits par autant d'esclaves, portent les provisions et les bagages : la chasse devant durer plusieurs jours, on stationnera dans le désert. Trente chasseurs de la tribu marchent sous les ordres du cheick. Le soleil levant voit défiler le nombreux cortége. Emile, monté sur un cheval léger comme le vent, suit son maître, qui lui donne des instructions sur la manière d'attaquer le lion; l'un et l'autre sont armés, comme tous les autres chasseurs, d'une longue dague, de quelques flèches et d'une lourde massue. Dans les yeux du jeune Français brille une noble ardeur; il brûle de lutter contre le redoutable ennemi qui répand la terreur chez les tribus des alentours. Le son du cor retentit dans ces solitudes, et les chasseurs gravissent les sommets les plus escarpés de l'Atlas en regardant dans les profondeurs des rochers s'ils n'aperçoivent pas les traces du lion si justement redouté. Le cheick et Emile dévancent tous les autres Arabes. Quelquefois le sentier qui leur livre passage est si étroit et si difficile que le cavalier peut à peine guider son coursier sur le bord des affreux précipices qui parsèment ces montagnes élevées. Dans ses sentiers glissants et raboteux, un faux pas du cheval le ferait rouler dans un abîme profond, hérissé de rochers, et donnerait une mort affreuse et inévitable à colui qui le monte.

Dès le matin du second jour, Emile, qui marchait toujours en avant, découvrit les traces du lion sur le sable léger qui couvre ces plateaux arides. Il montre au cheick ces empreintes, qui indiquent la présence de l'animal.

— Le lion a passé par ici aujourd'hui même, dit-il aux chasseurs, il ne doit pas être bien loin; suivons ces rochers escarpés, nous allons enfin nous trouver en face de notre redoutable adversaire.

Animé d'un noble courage, tous les Arabes s'excitent mutuellement à poursuivre le lion énorme qui a fait de si grands ravages dans la contrée.

Tous prennent une direction différente et se dispersent dans les montagnes. Ils ne s'éloignent pas beaucoup les uns des autres, pour se prêter secours au besoin. Le cheick n'est pas le moins ardent à cette chasse périlleuse. Bientôt séparé des affreux précipices, et emporté par la fougue du cheval arabe qu'il monte, il se voit dans un défilé étroit, que des précipices profonds coupent en plusieurs endroits; des rochers gigantesques l'entourent d'un majestueux rempart; on n'en peut sortir que par le passage que le cheval vient de franchir. Le cheick frémit à la pensée que le lion peut le surprendre dans ce lieu dangereux; il cherche à faire sortir son coursier du défilé, quand le lion paraît, les yeux étincelants, la crinière sanglante; blessé déjà d'une flèche décochée par un des chasseurs, il vient dans cet endroit solitaire chercher un refuge contre ceux qui le poursuivent. A la vue d'un homme, il pousse un affreux rugissement, et s'élance sur le cheval épouvanté. Il n'est plus pour le cheick de route ouverte, il faut lutter seul contre le roi du Désert, et montrer du courage et du sang-froid en face du redoutable animal. L'Algérien, calme et intrépide,

réunit ses forces; il fait tomber sa pesante massue sur la tête du lion furieux. Etourdi de la violence de ce coup, appliqué d'un bras vigoureux, l'animal chancelle et recule; mais aussitôt, revenant à la charge, il enfonce ses griffes redoutables dans les flancs du cheval effrayé, et arrache des lambeaux de chair palpitante; le cheick tombe à quelques pas du coursier, qui se débat convulsivement et hennit d'une manière lamentable. Les armes du courageux arabe lui échappent dans sa chute et roulent dans un précipice. Le lion, bondissant de rage et de colère, se jette sur son ennemi désarmé, et lui fait à la jambe une blessure profonde. C'en était fait de sa vie, quand un jeune homme paraît à l'entrée du défilé où le malheureux cheick va périr et attend la mort avec sang-froid. Plus rapide que l'éclair, Emile se précipite sur le lion furieux et terrible, et d'un bras ferme et sûr, enfonce dans sa gueule béante un long épieux armé de fer. Plein d'audace et de courage, notre jeune héros achève le lion à coups de dague. Après quelques bons convulsifs, dernières traces de sa force prodigieuse, il tombe mort aux pieds du jeune Français; un sang noir et épais coule à grands flots de ses blessures, et rougit au loin les rochers qui l'environnent.

Le cheick remercie son héroïque libérateur, et vante avec enthousiasme le courage admirable qu'il vient de déployer.

— Dieu a conduit mon bras, répondit Emile d'un ton grave : abandonné à mes propres forces, je n'aurais pu terrasser ce monstrueux animal. C'est avec bonheur que j'ai volé à votre secours, et je bénis le ciel d'être arrivé à temps; si j'avais tardé une minute, il eût été trop tard. Mais vous êtes grièvement blessé, dit Emile en regardant la jambe sanglante du cheick.

—Oui, les griffes de l'animal se sont enfoncées dans les chairs. Si je n'avais pas été blessé, je me serais levé pour le combattre, et sans doute je n'aurais pas été vaincu sans lui faire connaître la pesanteur de mon bras. Je ne puis faire un pas sans votre sécours, dit-il en essayant de se soulever.

A ces mots, Emile prend le cheick dans ses bras et le porte avec précaution à travers ces sentiers étroits et difficiles.

Bientôt les chasseurs et les esclaves, guidés par les empreintes des chevaux et par les rugissements du lion, paraissent à l'entrée du défilé, et poussent des cris de douleur en apercevant leur maître, pâle et sans force, dans les bras d'Emile. A la vue du sang qui découle de sa blessure, ils le croient mourant; et des questions sans nombre se pressent sur leurs lèvres.

— Hélas! dit un des Arabes; j'avais un secret pressentiment de cet affreux malheur, et je brûlais de rejoindre mon maître pour lui porter secours.

Le cheick sourit pour rassurer ses gens, et s'empresse de dissiper leurs inquiétudes.

— Remerciez ce courageux jeune homme, dit-il d'une voix émue; c'est à lui que je dois mon salut. Désarmé, meurtri dans ma chute, le lion s'élançait sur moi, et déjà ses terribles griffes s'enfonçaient dans ma jambe, quand Emile a paru comme un libérateur envoyé par Dieu lui-même; avec une intrépidité, un courage au-dessus de tous les éloges, il a étendu mort à ses pieds mon redoutable adversaire.

Tous les chasseurs louent avec enthousiasme la valeur et l'adresse d'Émile, qui reçoit avec modestie des louanges si bien méritées.

Les esclaves s'empressent de faire avec les tapis qui

couvrent les chameaux une espèce de litière pour y déposer leur maître et le porter doucement vers une riante vallée, lieu choisi pour le rendez-vous de la chasse. Là de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons, cachés dans de hautes herbes, annonçaient l'opulence des Arabes de ces cantons ; des cactus aux fleurs éclatantes, des agaves au pâle feuillage, entourent les cabanes, à la porte desquelles des esclaves groupés en cercles tressaient des ruches à miel avec des branches d'un osier flexible.

Dès qu'ils aperçurent les chasseurs descendant des montagnes et portant un homme blessé, ils s'empressèrent d'offrir leurs soins au cheick et de l'inviter à entrer sous leur toit hospitalier. Un vieil Arabe, versé dans la connaissance des simples ; mit sur la plaie une herbe salutaire, et prescrivit au blessé quelques heures de repos.

On servit plusieurs jattes de lait, des figues exquises, des jujubes et des dattes pour les chasseurs, et les femmes détrempèrent avec de l'huile d'olive de la farine de maïs, qu'elles firent cuire sous la cendre, pour servir à leurs hôtes le mets favori de l'Arabe, et bientôt elles posèrent sur les nattes la galette fumante, en invitant les chasseurs à faire honneur à leur rustique festin.

CHAPITRE IV.

Pendant que les autres esclaves prenaient avec appétit ce repas improvisé, Emile veillait près de son maître et l'entourait de son khaïd, pour empêcher les rayons du soleil de brûler son visage découvert. En se réveillant, ses premiers regards se reposèrent sur Emile, assis à deux pas de lui. Il fut touché de cette nouvelle marque d'amitié, et, dès ce moment, il forma une noble, une généreuse résolution, pour récompenser suivant son cœur son généreux libérateur. Quand toute sa suite fut réunie autour de lui, il exprima les pensées qui l'occupaient.

— Que ne vous dois-je pas, généreux Emile, pour l'immense service que vous venez de me rendre! dit-il en fixant sur le jeune homme des regards attendris. Le lion allait me terrasser, déjà mon sang coulait; désarmé, mon courage était inutile, et j'attendais la mort, quand vous

avez apparu comme un libérateur céleste. Je ne puis m'acquitter envers vous qu'en vous rendant la liberté; dès ce moment vous êtes libre de retourner dans votre patrie : c'est, je crois, la récompense la plus noble et la plus digne de votre courage et de votre dévouement.

Un éclair de joie brille dans les yeux d'Emile; il répond au cheick d'une voix émue :

— Permettez, ô très-généreux maître, que je n'accepte pas pour moi le bienfait que vous m'offrez avec tant de bonté : il me serait impossible de respirer l'air de la liberté quand mon père adoptif languirait loin de moi dans l'esclavage. Les longues années qu'il a vécu, sa santé gravement altérée par le changement de climat, ne lui permettent pas de vous rendre de grands services, et des travaux trop au-dessus de ses forces auraient bientôt abrégé ses jours. Au contraire, je suis jeune, je suis fort; mes bras, mon courage, vous seront utiles. Rendez la liberté à mon malheureux ami; je serai trop payé du service que j'ai pu vous rendre, et ma vie entière sera consacrée à vous prouver toute ma gratitude d'un tel bienfait. Combien je me trouverais heureux de faire cesser les infortunes de mon malheureux ami! Est-il pour moi une plus douce volupté que de le rendre à sa patrie, à la liberté? Je vous en supplie, ne rejetez pas ma prière, vous comblerez mes vœux les plus chers, ajouta Emile d'un ton suppliant.

— Toujours généreux et sublime, s'écria le cheick avec enthousiasme, toujours faisant abnégation de lui-même pour ne penser qu'à son ami! Noble et généreux jeune homme, le ciel, n'en doutez pas, récompensera dignement vos rares vertus. Votre touchante affection pour votre père adoptif a touché mon cœur; je ne veux pas que vous me surpassiez en grandeur d'âme et en générosité.

Vous êtes libres tous les deux ; retournez en Europe, allez dans votre patrie apprendre à vos compatriotes qu'il est encore quelques vertus au fond de nos déserts, chez ces nations qu'ils traitent de barbares : de ce jour, je brise vos fers, heureux de pouvoir m'acquitter envers mon courageux libérateur.

Emile, troublé de la noble conduite du cheick, lui baise la main d'un air profondément ému, et exprime avec énergie toute la reconnaissance dont il est pénétré. Il brûle d'apprendre cet heureux changement à son père adoptif. En arrivant à l'habitation, il court au jardin, où il le trouve tressant des nattes de jonc, et lui annonce, en pleurant de joie, l'heureuse nouvelle. Le Hollandais, vivement ému, lui dit en le pressant sur sa poitrine :

— O mon fils ! je pourrai donc, grâce à toi, revoir encore ma ville natale et mourir sous le ciel de ma patrie. Hâtons-nous, cher enfant, de repasser en Europe; quittons cette terre d'exil, où nous avons langui si long-temps et où je ne m'attendais plus qu'à trouver un tombeau.

Un vaisseau anglais faisait voile pour la Hollande, Emile va retenir deux places, et dispose tout pour leur prochain départ.

Les deux captifs s'embarquent, le lendemain, au jour naissant, après avoir pressé dans leurs bras l'Algérien, qui les avait conduits sur le rivage. Voulant donner à Emile une nouvelle marque d'amitié, il le força d'accepter une bourse pleine d'or pour les frais de la traversée. Pendant le voyage, M. Bloëmen fut très-souffrant ; il craignait de ne pas arriver en Hollande, et sans Emile, qui l'accablait des prévenances les plus délicates, il eût succombé aux fatigues de la navigation. Sans les inquiétudes que lui donnait la santé de cet ami si cher, le jeune captif se fût livré au bonheur que lui faisait éprouver cet

heureux retour; la vue de son père adoptif arrêtait les élans de sa joie : il tremblait de ne ramener en Europe qu'un corps inanimé. Arrivé à Amsterdam, M. Bloëmen se trouva si sérieusement malade qu'il se vit forcé de garder le lit. Comme toujours, Emile fut son consolateur, et, malgré le vif désir qu'il avait de revoir la France, il ne pouvait se résoudre à abandonner celui qu'il nommait son second père. M. Bloëmen lui disait d'ailleurs que, dès que sa santé serait améliorée, ils iraient ensemble à Paris, que depuis long-temps il désirait voir. Le voyage d'Emile fut donc ajourné. Bientôt le Hollandais fut condamné par tous les médecins; mais il conservait encore l'espérance, et entretenait Emile de ses projets d'avenir. Celui-ci sentait son cœur se briser en pensant que la mort allait détruire toutes les illusions de son père adoptif, et que bientôt il allait perdre pour toujours celui qu'il regarda pendant tant d'années comme son plus tendre et son meilleur ami.

M. Bloëmen avait de longues et douloureuses insomnies. Emile lui faisait des lectures récréatives pour le distraire, et cherchait, par de tendres soins, de délicates attentions, à dissiper un peu les pensées sombres et chagrines qui se présentaient à l'esprit du malade. Dix mois passèrent ainsi; au bout de ce temps, des symptômes alarmants vinrent annoncer à l'Hollandais sa fin prochaine. Il veut, avant de mourir, assurer ses biens immenses à son fils bien-aimé, à celui qui, dans tous les temps, lui a montré le dévouement le plus absolu, l'attachement le plus solide et le plus tendre. Il fait son testament sans en rien dire à Emile, et l'institue son légataire universel; il le charge de distribuer aux pauvres d'Amsterdam une somme de quarante mille francs, et lui remet ses volontés dernières scellées de son cachet,

en le priant de ne les décacheter qu'après sa mort, Emile les prend sans soupçonner le riche don que lui fait son père d'adoption.

Quelques jours après, le Hollandais mourut dans les bras de son fils, qui pleura amèrement et s'occupa des tristes apprêts de la cérémonie funèbre. Comme il pouvait trouver dans le paquet cacheté que lui avait remis M. Bloëmen quelques dispositions relatives à l'enterrement, il brise d'une main tremblante ce cachet noir. Quel fut son étonnement en lisant le testament de son père! M. Bloëmen lui léguait toutes ses richesses, plus de deux cent mille francs de rente.

« O mon père! ô mon généreux bienfaiteur! dit Emile en versant des larmes, pourquoi m'avoir enlevé le bonheur de vous exprimer ma reconnaissance? Maintenant vous ne pouvez plus entendre les remercîments de votre fils; quand vous m'accablez de vos bienfaits, je ne puis vous dire combien je suis touché de votre générosité. »

En parlant ainsi, le jeune homme couvrait de baisers la main glacée de son ami. Il fit enterrer son père adoptif avec un faste royal, et fit placer un superbe mausolée de marbre blanc sur sa tombe. Une courte et touchante inscription fut gravée sur ce monument élevé par la reconnaissance.

La brillante fortune dont il devenait le possesseur ne lui inspira pas le plus léger mouvement d'orgueil. Il pensa à sa cousine, à son oncle, qui languissaient dans la pauvreté, et se réjouit de pouvoir changer leur sort. Après avoir réglé toutes ses affaires, et rempli les volontés dernières de M. Bloëmen, il songea à revenir en France, et fixa le jour de son départ. La veille, il alla pleurer et prier sur la tombe de son bienfaiteur. Après avoir rempli ce pieux devoir, il ne pensa plus qu'à la

France, et son cœur battit d'espérance en se rappelant les vertus douces et timides de sa cousine. Il se mit en route rempli de ces pensées consolantes, il se retrouva avec transport dans sa patrie, et ses regards avides se reposèrent avec bonheur sur les riantes campagnes de la France. Ce fut avec ravissement qu'il descendit de voiture au premier relais et qu'il foula aux pieds le sol natal. Il écoutait avec une joie enfantine les conversations les plus insignifiantes : depuis si long-temps il n'avait entendu la langue maternelle ! Il admire les jolis paysages, les points de vue pittoresques qu'il a redemandés tant de fois aux déserts de l'Afrique. Plus il approche de Paris, plus ses émotions augmentent. Il ne peut revoir sans attendrissement ces rues où circule une population nombreuse, ces monuments majestueux et ces superbes boulevards.

En réfléchissant au changement subit qui vient de s'opérer dans sa position, Emile se trace un plan pour éprouver ses parents, ses amis, avant de leur révéler la haute fortune qu'il doit à son père adoptif. Il va se présenter chez eux couvert de pauvres habits, et comme un malheureux qui a langui dix ans dans les fers des Algériens. Il veut tenter une épreuve pour voir quel accueil ils feront à un infortuné. A peine arrivé à Paris, Emile se couvre de misérables vêtements et court chez quelques anciens amis de son père. La plupart ont changé de domicile; il ne trouve que des visages inconnus. Enfin il rencontre un vieux négociant qu'il avait beaucoup connu dans son enfance; il le supplie de lui donner des renseignements sur son oncle et sur sa cousine.

— Votre oncle est mort depuis deux ans, lui répond le négociant, et votre cousine habite une petite chambre dans une jolie villa d'Auteuil. La pauvre enfant n'est

point heureuse : le travail de ses mains suffit à peine pour lui procurer les choses nécessaires à la vie.

En apprenant la mort de son oncle, ses yeux se remplissent de larmes; il s'était flatté du doux espoir de rendre le père de Rachel au bonheur, en mettant à ses pieds cette fortune qu'il possède. La mort a renversé ses espérances si chères et lui a ravi la satisfaction de faire participer ce bon oncle à ses richesses, dont la générosité d'un ami bien cher vient de le mettre en possession. Il s'était fait une délicieuse idée de la surprise, de la joie de M. Delbar en apprenant cette heureuse nouvelle. Il éprouve un affreux serrement de cœur en voyant que ses projets si doux ne peuvent plus se réaliser. Après quelques moments de silence et d'émotion, il continue de questionner le négociant sur sa cousine.

— Elle s'est plusieurs fois présentée chez son oncle le magistrat, répondit-il; c'est en vain que, dans la maladie de son père, elle a espéré trouver des secours près de lui : on l'a accueillie avec tant de froideur que son âme noble et grande s'est révoltée; elle a fini par ne plus s'exposer au mépris de ce parent orgueilleux.

— J'admire en ceci ma cousine, et j'admire cette noble fierté dans le malheur. Et comment supporte-t-elle sa triste position?

— Mademoiselle Rachel montre un grand courage; elle cache à tous les yeux ses chagrins secrets, et paraît toujours satisfaite de son sort.

— Pauvre cousine! combien elle a dû souffrir dans son isolement! Je vais la voir dès aujourd hui : je brûle de l'entendre raconter ses peines.

— Et vous ne revenez pas riche, à ce que je vois, dit le négociant, en jetant sur les humbles vêtements du jeune homme des regards où se peint la compassion.

— La fortune ne m'a pas souri, répondit Emile; je me suis embarqué pour aller aux îles, le navire sur lequel j'étais est tombé au pouvoir des corsaires algériens; j'ai langui huit ans dans leurs fers. Rendu à la liberté par un coup de la Providence, je suis revenu dans ma patrie pour chercher des moyens d'existence.

Ainsi Emile raconte en quelques mots ses aventures, en omettant les dernières circonstances.

Le vieux négociant lui adresse du bout des lèvres des mots vagues de consolation et d'espérance, et le quitte assez froidement.

« Voilà pourtant un homme qui était parfaitement accueilli chez mon père au temps de notre prospérité, se dit Emile en soupirant. Mais suivons jusqu'au bout le plan que je me suis tracé : si je trouve seulement un cœur fidèle et dévoué, je me consolerai des froideurs de ces faux amis. Nul ne connaît mes aventures, se dit-il; je vais leur cacher tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis revenu en Europe, je pourrai voir ainsi quel fond je dois faire sur leur attachement. En leur racontant mes malheurs, je supprimerai la fin de mon histoire, et je lirai sans peine sur leur visage les impressions que leur fera éprouver ma triste situation. Je ne sais si ma cousine doit être comprise dans cette épreuve; elle avait un cœur si sensible, si bon! Elle est, sans doute, toujours la même. Cependant, pour acquérir cette certitude, faisons-lui subir cette délicate épreuve. Si ne consultant que ses anciens sentiments pour son ami d'enfance, elle me fait un accueil empressé, je sens que je l'aimerai davantage encore. »

Le souvenir des bontés de son oncle, le tendre attachement qu'il avait eu pour son père, les malheurs des deux frères si étroitement unis, arrachent des soupirs à Emile.

La mort de cet ami si tendrement aimé l'a vivement impressionné, et il ne peut croire encore qu'il ne le reverra plus. Plein de ces idées si tristes, il revient à son hôtel en réfléchissant sur le néant et la vanité des choses de ce monde, où nous ne sommes que comme des voyageurs.

Les rayons mourants du soleil doraient de leurs derniers feux les arbres du bois, et l'air était tout imprégné des senteurs exquises des acacias en fleurs et du muguet sauvage, quand Emile arriva à la jolie villa habitée par Rachel. Ses murs blanchis se dessinaient sur des massifs de feuillage. La jeune fille se promenait avec la douce compagne de sa solitude, avec une dame d'un âge mûr, que la perte d'un époux et les revers avaient accablée, mais qui, tout en protégeant la jeunesse de Rachel, trouvait dans ses précieuses qualités une sainte émulation à la vertu. Elles étaient sur la lisière du bois, et respiraient l'air frais du soir. Rachel venait d'abandonner sa broderie et se reposait un instant avant de se remettre au travail. Emile la reconnaît de loin à sa taille svelte et légère, à son air de douceur et de modestie.

— C'est elle! s'écria-t-il; c'est ma cousine!

Et il presse le pas pour la joindre plus vite. Rachel lève les yeux en entendant marcher près d'elle. Elle observe avec défiance cet homme mal vêtu, au visage bruni par le soleil, à la taille imposante, et déjà elle reprenait le chemin de sa maison, quand Emile, doublant le pas, lui dit en l'abordant :

Vous me fuyez, Rachel! Ne reconnaissez-vous donc plus votre cousin? et dix années d'exil ont-elles tellement changé ses traits qu'il soit pour vous un inconnu?

Vivement impressionnée au son de cette voix aimée, la jeune fille se retourne et reconnaît son ami d'enfance. Un cri de joie lui échappe.

— C'est bien lui ! c'est Emile ! dit-elle. Quel bonheur de vous revoir après une si longue séparation !

— Chère Rachel ! vous avez donc conservé quelque amitié pour moi, et le temps n'a point effacé le souvenir de celui qui partagea les jeux et les chagrins des premiers jours de votre vie ?

— Non, cher Emile, vous n'êtes jamais sorti de mon cœur. Privée de vos nouvelles, j'ai bien souvent gémi sur votre sort. Je tremblais que vous n'eussiez perdu la vie dans les pays lointains que votre infortune vous forçait à parcourir. Que de fois mes yeux se sont remplis de larmes en pensant à vous. Mais enfin je vous revois, et toutes mes craintes sont dissipées.

Oui, vous me revoyez, Rachel, mais bien malheureux, plus malheureux mille fois encore que le jour où, l'âme navrée de douleur, je m'éloignai de vous avec la crainte de ne jamais vous revoir. Quand vous entendrez le récit de mes tristes infortunes, vous jugerez, chère et vertueuse amie, combien j'ai essuyé de traverses pendant ce long et pénible exil.

— Qu'il me tarde de vous entendre ! Mais le soleil a disparu derrière les grands arbres du bois ; venez dans mon humble habitation, nous y serons plus à l'aise pour nos mutuelles confidences. Suivez-moi, je vais vous conduire.

Et la jeune fille, légère comme une biche, marche devant Emile, et le guide à travers les allées sinueuses du bois. Tout en marchant, elle prodigue à son ami d'enfance les plus touchantes marques d'affection.

Enfin on arrive à la maison.

— Vous voyez cette jolie villa ? La propriétaire, qui est une dame très-riche, amie de notre famille, a bien voulu m'y offrir une chambre, et c'est là que, solitaire et re-

tirée du monde, je cherche à oublier les premières années de ma vie.

En entrant dans le modeste asile de l'amie de son enfance, Emile regarde avec attendrissement l'ordre parfait qui y règne. C'est avec une vive émotion qu'il reconnut plusieurs dessins, ouvrages de sa jeunesse, conservés par la jeune fille avec un soin religieux. Il admire quelques moments en silence l'élégante simplicité de cette humble retraite. On y respirait un parfum de vertu, et l'on devinait que celle qui l'habitait supportait sa médiocrité avec une douce et sainte résignation. Sur la cheminée, entre deux vases de fleurs, Emile vit un crucifix d'ivoire, vers lequel les regards de la jeune fille se tournaient souvent pour retremper ses forces chancelantes. Quelques bons livres, placés sur des rayons d'acajou, charmaient quelquefois les moments de loisir de Rachel. Quelques tableaux, bordés par ses doigts de fée, embellissaient cet étroit réduit, où la pauvreté se sachait sous un luxe de propreté qui flattait agréablement la vue. L'élégance présidait à l'arrangement du modeste mobilier de la pauvre fille. Son piano, placé dans un coin, annonçait que la jeune brodeuse avait reçu une éducation distinguée.

— Je vois, dit le jeune homme, que vous savez poétiser votre paisible retraite, et que vous n'avez pas perdu la douce habitude de cultiver vos talents.

— Pas autant que je l'aurais désiré. Je les néglige quelquefois ; mais ce n'est jamais sans regretter le temps où il m'était permis de m'y livrer plusieurs heures de la journée. Aujourd'hui je ne puis y consacrer que de rares instants, puisque ce n'est que par un travail assidu que je puis me procurer les besoins de la vie. Vous le savez sans doute, Emile, depuis cinq ans je suis orpheline !

dit la jeune fille d'une voix émue; livrée à moi-même depuis cet affreux malheur, mes jours s'écoulent lentement dans une solitude absolue; la seule voix de ma pieuse amie vient, de temps en temps, retremper mon courage et me consoler dans mon isolement.

— Oui, oui, chère Rachel, je sais tout. Un vieux négociant, ami de notre famille dans des temps plus heureux, m'a appris la perte cruelle que vous aviez faite. Hélas! combien vous avez dû souffrir!

— La religion seule m'a soutenue dans cette douloureuse épreuve, dit-elle. Dieu a daigné jeter sur moi des regards de miséricorde, et j'ai puisé dans la prière la force et le courage de survivre à un père que j'adorais.

» Mais permettez, cher Emile, que j'éloigne, pour un instant, le souvenir déchirant des plus tristes jours de ma vie. Vous devez être fatigué, vous n'avez peut-être rien pris d'aujourd'ui; acceptez la modeste collation de votre cousine.

A ces mots, la jeune fille dresse sa petite table, la couvre des fruits savoureux qu'elle a cueillis dans son jardin, et fait signe à Emile de s'asseoir. Combien le cœur de celui-ci jouit intérieurement de la bienveillante amitié de l'amie de son enfance! comme il pense avec délices au moment où il pourra lui faire part de la brillante position où il poura lui faire part de la brillante position où il se trouve! Mille fois, pendant ce léger repas, il fut sur le point de rompre le silence qui pesait à son cœur; mais le temps qu'il a fixé pour cette douce confidence n'est pas arrivé, et, pour ne pas détruire les effets de l'épreuve qu'il médite, il commence le récit de ses voyages et des malheurs qui en furent les suites.

Il trace avec énergie le tableau des années passées dans

les fers des Algériens. Les pleurs de la fille coulent pendant cette narration touchante.

Rachel recueillait avec avidité les détails de ces temps malheureux; elle trouvait quelque chose de piquant, d'extraordinaire, dans ces aventures empreintes d'un caractère d'originalité; dans ses beaux yeux se reflétaient les impressions de son âme sensible.

Quand Emile en vint à sa situation présente, il balança un instant avant de continuer un mensonge qui révoltait son cœur. Cependant, faisant un effort sur lui-même, il ajouta tristement :

— Ce qu'il y a de plus affreux pour moi, c'est que je reviens en France aussi pauvre que j'en suis parti; c'est que je ne possède que ces misérables habits qui me couvrent, et je ne sais que devenir si le ciel ne me vient en aide.

En prononçant ces mots d'un ton pénétré, Emile observe avec anxiété le visage de sa cousine pour découvrir quelles impressions produisent sur elle ces tristes confidences. Loin de lui montrer de la froideur ou de l'indifférence, l'aimable jeune fille, fixant sur lui des regards où se peignait la plus tendre amitié, prend timidement la main de son cousin, et lui dit avec émotion :

— Vos malheurs sont grands, Emile, et je les partage bien sincèrement; mais, quelque désolante que soit votre situation, il ne faut pas vous laisser abattre par l'adversité. Armez-vous de courage et de force, et soumettez-vous, sans murmurer, à la volonté de Dieu : peut-être un jour il entendra vos prières et les miennes, et fera luire pour vous des jours plus heureux. En attendant, si l'affection, le dévouement de votre amie d'enfance, peuvent vous offrir quelque soulagement dans vos peines, croyez

qu'ils ne vous manqueront jamais. Je ne suis pas riche : je ne vis que de mon travail; cependant n'oubliez pas que je suis pour vous plus qu'une cousine, que je suis votre sœur.

Et, jetant un rapide regard sur l'habit râpé et la casquette déformée d'Emile, elle ajouta :

— Pour vous présenter dans le monde et obtenir un emploi, il faut que vous soyez mieux couvert. J'ai quelques épargnes : ces trois pièces d'or en sont les résultats; prenez-les, je vous en supplie. Avec cette légère somme, mettez-vous plus décemment : vous savez qu'on juge presque toujours sur les apparences, et que l'homme du plus grand mérite n'inspire que rarement des sentiments de sympathie sous les habits de l'indigence.

— Ah ! Rachel, combien vous êtes bonne ! et combien ce trait de générosité me pénètre de reconnaissance ! Oui, vous êtes mon ange tutélaire, un génie bienfaisant, une tendre sœur, que le ciel a daigné m'envoyer pour m'aider à supporter tous les malheurs de la vie et adoucir les peines les plus cruelles. Vos observations sont malheureusement trop justes, mais je ne puis accepter vos offres. Cet or a dû vous coûter trop d'heures de travail pour que je consente jamais à l'accepter.

— Pourquoi donc ce refus, Emile? dit Rachel d'un air attristé. Cet argent, vous me le rendrez un jour, peut-être même bientôt, du moins j'en ai l'espérance : avec tant de talents et de vertus, vous ne pouvez manquer de réussir enfin dans le monde.

— Non, chère et vertueuse sœur (je vous donne avec bonheur ce titre si doux, car il est plus conforme aux sentiments de mon cœur), non, je ne veux pas vous priver de vos économies, dit Emile avec attendrissement.

La jeune fille, avec une grâce adorable, une exquise

délicatesse, emploie tous les raisonnements que lui suggère son cœur pour forcer son cousin à recevoir de ses mains le fruit de ses longues épargnes.

Emile, touché jusqu'au fond du cœur de la généreuse action de sa cousine, prend son or, en s'écriant :

— Ange consolateur, noble et vertueuse amie ! va, crois-moi, tes bontés, tes vertus, ne resteront pas sans récompense.

Il jette un regard d'admiration sur sa cousine, qui écoutait avec modestie les éloges du jeune homme.

Vivement ému de cette scène touchante, il quitte bientôt Rachel pour se livrer, sans crainte, aux douces pensées qui remplissaient son âme, et prend la route de Paris.

« Ici, se dit-il en traversant lentement les longues allées du bois, j'ai trouvé plus que la fortune, plus que les honneurs et dignités qu'elle peut procurer : j'ai trouvé la vertu ! Combien je suis heureux de pouvoir mettre un terme aux longues infortunes de ma bonne cousine ! Ah ! je n'ai jamais si bien senti le prix de ces biens que je dois à mon digne ami. Il me sera donné de placer entre ses mains des richesses qu'elle saura si bien employer à soulager le malheur.

» Je crains bien, ajouta-t-il d'un air pensif, de ne pas rencontrer chez mon oncle un accueil aussi sympathique. Si j'en crois mes pressentiments, je ne trouverai là que froideur et qu'indifférence; cependant je veux suivre mon plan jusqu'au bout, afin d'avoir la certitude qu'il n'a pour moi aucune affection. »

A la nuit tombante, il arrive au somptueux hôtel de son oncle. Son cœur bat avec force ; il attend avec anxiété le résultat de cette nouvelle épreuve. Il frappe enfin. Un

domestique paraît et lui demande, en jetant des regards de dédain, ce qu'il désire.

Emile demande si l'on peut parler à M. Delbar.

— Monsieur ne reçoit pas d'aujourd'hui, répondit l'impertinent valet. Dites-moi ce que vous lui voulez, je vais faire votre commission.

— C'est à lui seul que je veux parler, dit Emile. Je vais vous donner un billet qui le décidera peut-être à me recevoir.

Et il trace rapidement ces quelques mots sur une des pages de son portefeuille :

« Mon cher oncle, votre neveu Émile, de retour de ses longs voyages, vous demande un instant d'entretien ; il attend votre réponse. »

Le domestique prend le billet d'un air de mauvaise humeur, et va le porter à son maître en lui disant :

— Monsieur, un homme assez mal vêtu demande à vous parler; voilà le billet qu'il m'a chargé de vous remettre.

Le magistrat lit le billet, et fait un mouvement de surprise ; sa figure exprime une vive contrariété. Il s'approche de sa femme, qui travaillait à un ouvrage de tapisserie, et lui dit à voix basse :

— Quelle fâcheuse nouvelle ! notre neveu Emile est à Paris. Tiens, lis ce billet.

Madame Delbart pâlit et laissa tomber son ouvrage.

— Quelle maudite arrivée ! dit-elle ; le malheureux ! que ne restait-il en pays étranger? Il ne revient ici, je le parierais, que pour nous faire rougir de honte! mais mon ami, nous ne devons pas le recevoir : si les domestiques savaient qu'il est notre parent, quelle humiliation !

— Sois tranquille, répondit le magistrat, je le recevrai

de manière qu'il ne sera pas tenté de revenir une seconde fois. Mais d'abord est-ce bien lui? Faites entrer cet homme, dit-il au domestique, qui attendait en silence les ordres de son maître.

Emile, qui ne sait que penser de la longue station qu'on le laisse faire à la porte, entre en saluant avec respect son oncle et sa tante. Ses grands yeux noirs observent avec attention quelle impression sa vue produit sur ses parents. Ceux-ci lui rendent son salut d'un air glacial, et le regardant de manière à arrêter sur ses lèvres les mots affectueux qu'il se disposait à leur adresser. Cependant il veut sonder ces cœurs de bronze.

— Mon oncle, dit-il en prenant humblement une chaise qu'on lui montra d'un geste dédaigneux (on ne voulait pas lui offrir un fauteuil), reconnaissez-vous votre neveu Emile, qui, depuis dix ans, a quitté Paris?

— Je vous reconnais parfaitement, répondit sèchement le magistrat en jetant sur lui des regards de mépris : vous êtes bien ce mauvais sujet qui n'a pas su faire son chemin dans ce monde, et dont l'incapacité, le peu d'aptitude aux affaires, font aujourd'hui un homme absolument nul, qui ne réussira jamais à rien.

Emile fronça le sourcil, et répondit avec douceur :

— Il me semble, mon oncle, qu'avant de m'accuser il faudrait connaître les motifs qui m'ont empêché de réussir. Savez-vous les obstacles que j'ai rencontrés dès mon début dans le monde? savez-vous les traverses, les malheurs que j'ai essuyés? vous a-t-on dit que je fus captif pendant de longues années?

— Toutes ces histoires, forgées à plaisir, ne nous en imposent pas. Croyez-vous donc nous faire croire de pareils contes? Et, quand cela serait, vous ne devriez pas

vous présenter à Paris sous les livrées de la misère, et moins encore vous réclamer de vos parents, qui ne peuvent pas vous recevoir avec plaisir, répondit le magistrat avec humeur.

— Je m'en aperçois, reprit tristement Emile, et je vois que les liens de parenté qui nous unissent vous pèsent et vous paraissent odieux.

— Le fils a marché dans la même voie que son père, reprit M. Delbar en fixant sur Emile des regards glacés; il a aussi peu de capacité, et se conduit avec la même légèreté et la même imprudence. Il a été dupe de tous ceux qui ont voulu le tromper.

— Mon oncle, dit Emile d'une voix émue, respectez la mémoire de mon père; il n'est pas responsable des revers de fortune qui l'ont accablé : vous n'ignorez pas que des pertes considérables l'ont complètement ruiné. Quant aux reproches que vous m'adressez, je ne les mérite pas : sans appui, sans secours, j'ai traversé les mers, espérant que la fortune se lasserait enfin de me persécuter; prisonnier des Algériens, j'ai langui huit ans dans leurs fers : pouvais-je, pendant ce long esclavage, travailler à m'enrichir? et devez-vous m'accuser d'incapacité quand de si grands malheurs sont venus entraver mes efforts?

— Que venez-vous faire à Paris? dit le magistrat qui écoutait avec impatience les observations du jeune homme : n'eût-il pas été plus raisonnable de rester dans ces pays éloignés, où du moins votre nom n'était pas connu?

A ces paroles si injustes, jetées au pauvre Emile d'un ton sec et sévère, sa fierté se révolta, et il fut sur le point de dévoiler le tableau de sa brillante position; mais il se contint, et se borna à dire à son oncle d'un air calme et digne :

— Je ne viens pas réclamer des secours de ma famille :

je puis travailler et me créer une humble place dans le monde. Je n'ai pas perdu le fruit de mes premières années; je pourrais être convenablement placé dans une maison de banque ou de commerce. Si vous étiez assez bon pour me protéger, j'ose le croire, bientôt vous verriez que je ne suis pas indigne de votre bienveillante protection. Tout ce que je vous demande, c'est de vous intéresser à moi et de m'aider à trouver une place dans le plus bref délai. Mes prétentions sont modestes : je ne désire que la table et le logement, avec cinq ou six cents francs d'appointements.

Une idée subite se présente à l'esprit du magistrat : il peut, en procurant une place à Emile, l'éloigner pour long-temps de Paris.

— J'y penserai, lui dit-il d'un ton moins dur; je vais prendre des informations, et peut-être serez-vous placé dès demain.

— Je désirerais bien ne pas quitter Paris, mon oncle; mais, ma position ne me permettant pas de choisir, je serai forcé de prendre ce qui se présentera.

— Donnez-nous votre adresse : nous vous écrirons pour vous tenir au courant du succès de nos démarches.

— Je demeure rue du Sentier, répondit Emile, qui vit la crainte que son oncle avait qu'il ne retournât à son hôtel.

Un sourire malin effleura les lèvres de madame Delbar : elle voyait déjà Emile à cent lieues de Paris, et cette douce espérance la tranquillisait.

— Vous ne pouvez rester ainsi sans occupation, lui dit-elle à son tour; soyez tranquille, nous allons vous trouver une place très-prochainement.

— Merci, ma tante, dit Emile, qui lisait dans les yeux de madame Delbar ses secrètes espérances; je me retire

rassuré sur mon sort à venir, certain que vous vous occuperez activement de votre malheureux neveu.

— En disant ces mots, Emile salua cérémonieusement le magistrat et sa femme, et sortit le cœur brisé de la dureté de sa famille.

— Il faut, dès aujourd'hui, te mettre en mouvement pour lui chercher quelque place en province, le plus loin possible de Paris; il faut, à tout prix, l'éloigner de nous, dit madame Delbar à son mari.

— J'y vais à l'instant, répondit le magistrat en prenant ses gants et son chapeau : je sais un agent d'affaires qui a plusieurs places à sa disposition; je cours lui parler de ce mauvaie sujet.

Le surlendemain, Emile reçut de son oncle une lettre conçue en ces termes :

« Mon cher neveu, il se présente une occasion si avantageuse qu'il ne faut pas la laisser échapper : vous allez être placé chez un négociant de Bordeaux; vous aurez trois cents francs, le logement et la nourriture. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'être actif et laborieux : vous devez sentir que, dans votre position, c'est par une conduite régulière que vous mériterez la bienveillance de votre patron. Si on avait des sujets de plainte contre votre conduite, je ne pourrais plus m'occuper de vous à l'avenir. Il y a deux jours que je cours tout Paris pour vous procurer ce poste si convenable. Partez dès aujourd'hui, on vous attend. »

« Je ne le remercierai pas de son empressement, dit Emile : c'est l'ardent désir qu'il a de m'éloigner qui lui a donné cette activité. C'est pour m'exiler plus tôt d'une ville où ma présence blesse sa fierté qu'il a mis tant de zèle à me trouver une médiocre place; rien n'est venu de son cœur; il n'a nul droit à ma reconnaissance. C'est la

vanité seule qui a guidé ses pas ; il a craint de se trouver en contact avec son pauvre neveu, s'il restait à Paris. Ma tante tremblait de me voir prolonger mon séjour dans la capitale. »

Après s'être félicité de l'épreuve qu'il vient de faire, il serre la lettre dans son portefeuille, bien résolu à la conserver toujours comme un souvenir de l'orgueil et de la dureté de ses mauvais parents.

« Combien je m'applaudis, se dit-il, de leur avoir caché ma véritable position ! comme ils m'auraient trompé par leurs fausses démonstrations ! Si je m'étais présenté chez eux dans un riche équipage, ils auraient souri à mon opulence, et une réception empressée aurait été faite à la fortune de leur neveu ; mais, grâce à cette délicate épreuve, j'ai lu dans leurs cœurs, et j'ai vu que la pauvreté est l'effroi des personnes qui mettent les vertus au-dessous des richesses. »

C'est ainsi qu'Emile réfléchissait sur les mauvais procédés de son oncle, et, sous l'impression de cette réception si glaciale, un nuage de tristesse vint rembrunir ses traits, et les pensées les plus affligeantes se présentèrent en foule à son esprit. Heureusement le généreux dévouement, l'affection fraternelle de sa vertueuse cousine, vinrent apporter une puissante diversion aux tristes réflexions du jeune homme. Au souvenir de cette âme angélique, son cœur se dilate ; il bénit le ciel, qui lui donne les moyens de mettre un terme aux infortunes de la jeune fille. « Combien je vais être heureux ! se dit-il ; seul avec mes richesses, je pourrai encore chercher le bonheur en les partageant : tous mes vœux les plus chers seront exaucés au-delà de mes espérances.

Emile prépare tout pour surprendre sa cousine et presser le dénouement de ce drame, où la jeune fille a joué

un si noble rôle. Il se fait un plaisir de jouir de la surprise de Rachel, et hâte les préparatifs de la scène étrange qui va se passer. Son oncle et sa tante, qui l'ont reçu avec une froideur si révoltante, seront témoins de son bonheur. Il leur écrit deux mots pour les inviter à passer la soirée chez lui ; mais, pour ne pas donner de soupçons, il leur adresse cette invitation sous un nom supposé, celui de M. Lavergne, et fait porter ce billet par un de ses domestiques. Déjà Emile est installé dans un vaste hôtel, richement meublé ; déjà de nombreux domestiques attendent les ordres du maître, et tout est préparé avec une promptitude étonnante.

CHAPITRE V.

Un jour entier s'était écoulé depuis l'entretien d'Emile et de Rachel, et celle-ci, ne sachant à quoi attribuer l'absence de son cousin, à qui elle pensait faire partager son modeste repas, craignait que quelque malheur nouveau ne lui fût survenu.

Elle était livrée à une grande inquiétude sur son compte, lorsqu'on lui remit une lettre venant de Paris. Elle l'ouvre, s'empresse de regarder la signature, et lit le nom d'Emile.

« C'est Emile qui m'écrit ! dit-elle avec bonheur; pourtant que lui serait-il arrivé ? d'où vient qu'il n'est pas ici lui-même ? »

Cependant elle se met à lire :

« Ma chère cousine, lui écrivait Emile, c'est avec bien de la peine que j'ai dû me résigner, hier, à ne point al-

ler vous voir ; mais des occupations pressantes m'ont retenu à Paris : vous serez loin de me blâmer quand vous en saurez le motif. Aujourd'hui encore il m'est impossible de faire le voyage de Boulogne, et mon affection pour vous, qu'il me semble que vous avez gagnée, doit être à vos yeux un témoignage suffisant du sacrifice qui m'est imposé. Si je craignais de n'être pas téméraire, je prierais ma bonne cousine de venir ici avec sa compagne et amie, car j'aurais une nouvelle importante à lui communiquer. J'espère donc que vous ne me ferez pas long-temps attendre votre visite, et qu'aujourd'hui même j'aurai le bonheur de vous voir. Je suis dans un hôtel de la rue Varennes-Saint-Germain, n° 85.

» Adieu, ma chère amie ; recevez l'expression du dévouement sincère de votre compagnon d'enfance.

» Emile Delbar. »

« O mon Dieu ! s'écria Rachel après cette lecture, dans quelle incertitude cette lettre met mon esprit ! Est-il malade ?... quelque grand personnage du quartier Saint-Germain l'aurait-il accueilli dans son hôtel ?... Je ne puis comprendre autrement le sens de sa lettre : il est malade !.. il est malade, j'en suis sûre ! il n'a pas voulu me le dire ouvertement de peur de m'affliger.

Et elle courut près de sa compagne pour lui faire part de son anxiété.

Allons à Paris si vous le désirez, dit celle-ci. Ne vous affligez pas, mon amie, par de vaines conjectures ; cherchez plutôt à savoir la vérité : partons, si vous voulez.

— Permettez seulement que je quitte ces pauvres ha-

bits, convenables, sans doute, à notre solitude, mais que m'ordonne de déposer pour un moment l'intérêt de mon cousin. Le monde, vous le savez, ne juge souvent des personnes que par l'extérieur, et peut-être je nuirais à l'avenir d'Emile si je me présentais avec des habits négligés dans l'hôtel, où un emploi peut lui être promis.

Elle dit, et se retira dans un cabinet voisin, où, parmi de pauvres ajustements, se trouvaient encore, passablement conservés, quelques habits, reste d'une antique opulence. Déjà elle avait fait sa toilette, et se disposait à partir, lorsqu'elle entendit du bruit dans la cour de la maison. Elle descend et voit une superbe voiture, de beaux chevaux richement équipés, et deux jeunes gens en livrées, qui s'avancent vers elle.

— Nous désirerions parler à mademoiselle Delbar, dit l'un d'eux.

— En quoi pourrait-elle vous être utile, Messieurs? répondit Rachel; c'est moi.

— M. Emile Delbar, votre cousin, nous envoie ici pour vous prendre avec votre compagne.

— Emile!... une voiture si magnifique!... vous vous trompez!

— Non, mademoiselle; c'est bien de la part de M. Emile Delbar que nous sommes ici; et c'est bien aussi mademoiselle Rachel Delbar que nous avons l'ordre d'emmener. Quoi! Mademoiselle, vous seule ignorez donc ce qui, dans notre hôtel, est le sujet de l'attente de tout le monde! il s'est même dit, parmi les gens de votre cousin, que nous venions chercher celle qui lui était destinée pour épouse.

Rachel rougit; mais, après un moment de silence, elle reprit :

— Pourquoi tout cet étalage? Emile est aussi pauvre que moi.

— Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, de tout ce que vous voyez : M. Delbar est sage et rangé ; il n'a rien fait ici que vous ne puissiez bien approuver. Venez seulement avec nous, et le mystère se découvrira.

— J'ai besoin d'être éclairé auparavant. A qui appartient cet équipage?

— Puisque vous voulez absolument le savoir, nous allons vous découvrir la vérité, qu'on nous avait pourtant recommandé de vous cacher. M. Delbar, dans une première entrevue avec vous, a feint d'être pauvre, sans fortune, dépourvu de toute ressource; mais il en est tout autrement : héritier de biens considérables, que lui a légués, en mourant, une personne qui l'aimait, et à qui il a donné lui-même les marques d'un sincère attachement, il jouit avec bonheur de ses bienfaits, et n'a d'autre ambition que de vous les faire partager.

— O mon Dieu! fit Rachel en élevant les yeux vers le ciel, combien vous êtes bon à ceux qui vous sont fidèles! Les vertus d'Emile reçoivent dès ici-bas leur récompense.

Cependant la compagne de Rachel, ne comprenant pas le sujet de la longue absence de son amie, était descendue; elle entra en conversation avec les deux pages sur l'objet de leur mission. La sœur d'Emile profita de cet instant pour échapper à leurs regards, et s'esquiva doucement.

Après quelques minutes d'entretien, l'amie de Rachel, s'étant tournée pour lui adresser la parole et l'inviter au départ, fut surprise de ne pas la voir près d'elle. Pourtant, comme elle pensa que la jeune fille ne ferait pas

une longue absence, elle continua de converser avec les deux étrangers.

Un quart d'heure était passé, Rachel ne paraissait plus. Sa compagne monta dans son appartement, visita son petit oratoire, mais tout était désert. Elle va et vient partout, elle appelle, mais personne ne répond à sa voix.

« Où sera-t-elle allée? se dit-elle. Peut-être, avant de partir, aura-t-elle voulu visiter les enfants du fermier voisin, objet de sa tendre sollicitude. »

Elle court vers le pauvre réduit, mais nul n'a vu Rachel.

Une heure s'est ainsi passée en conjectures et en recherches inutiles; on est plongé dans la plus grande inquiétude, tous les cœurs sont vivement émus. Cependant la nuit déjà commençait à étendre sur la terre son voile de ténèbres; les deux pages durent reprendre la route de Paris.

Cependant le magistrat et sa femme avaient reçu, le jour précédent, l'invitation d'Emile sous un nom supposé. Ils cherchent vainement à se rappeler quel est ce M. Lavergne qui les engage à passer la soirée dans son hôtel, et comment il peut les connaître.

— C'est peut-être quelqu'un que des affaires auront mis en relation avec moi, et dont le nom m'échappe en ce moment. Allons toujours, nous renouvellerons connaissance avec lui.

Et le mari et la femme s'habillent avec recherche, font mettre les chevaux à leur voiture, et partent vers huit heures du soir.

Ils arrivent rue de Varennes-Saint-Germain, et s'arrêtent au magnifique hôtel d'Emile. On les introduit dans les appartements auprès desquels les leurs sont

bien mesquins; ils admirent le goût exquis du propriétaire de ce riche hôtel, où tout respire le luxe et l'opulence. A la vue des riches tapis qui couvraient les parquets, des lustres magnifiques dont les glaces réflètent les mille bougies, l'oncle dit à sa femme :

— Il faut que M. Lavergne soit millionnaire pour décorer ses appartements avec tant de faste.

Quel fut leur étonnement, leur stupeur, quand on ouvrit les larges battants de la porte d'un somptueux salon, en voyant Emile, couvert de riches habits, venir à leur rencontre en les saluant avec grâce ! M. Delbar, croyant être abusé par une trompeuse ressemblance, passe sa main sur son front, comme pour consulter ses souvenirs; il regarde son neveu, qui sourit finement et observe avec malice les traits de son oncle : la surprise, le doute, s'y peignaient avec énergie ; des mots sans suite s'échappent de ses lèvres ; il regarde sa femme, qui, de son côté, observe en silence le jeune homme, et éprouve les mêmes impressions que son mari. Immobiles de surprise, ils restent à l'entrée du salon, et n'osent avancer ; ils jettent des regards curieux sur le superbe habit qui remplace la redingote râpée ; ils admirent l'exquise élégance qui se montre dans l'habillement de leur neveu, transformé subitement en riche et brillant homme du grand monde.

Emile leur présente des fauteuils, et leur dit enfin :

— Vous ne vous attendiez pas, je pense, à passer la soirée avec moi.

— Non, Monsieur, et moins encore à vous trouver dans ce somptueux hôtel, répond le magistrat d'un air un peu confus.

— Vous voyez, mon oncle, dit Emile, qui s'amusait de l'étonnement et de la profonde surprise du mari et de

la femme, que, malgré mon incapacité et mon peu d'aptitude aux affaires, j'ai su m'entendre assez bien avec la fortune, et que je n'ai plus à faire rougir des parents que ma misère m'aurait forcé d'importuner.

Le magistrat, interdit, stupéfait, peut à peine croire ce qu'il entend.

— Ainsi donc vous êtes riche, Monsieur, dit-il enfin d'un ton sec et mécontent. Pourquoi alors me disiez-vous que vous étiez pauvre? pourquoi cette dissimulation?

— J'avais de fortes raisons, mon oncle, pour agir ainsi : j'ai voulu voir si la vue d'un neveu malheureux eût réveillé dans votre cœur quelques lueurs de sensibilité. Il me restait des doutes sur vos sentiments; je n'avais pas oublié la froideur et l'indifférence que vous montrâtes naguère à mon infortuné père : je voulais m'assurer si son fils serait plus heureux, s'il parviendrait à attendrir des cœurs jusque-là insensibles. Je sais maintenant ce que j'en dois penser.

— Mais, mon neveu, dit la tante, d'une voix légèrement altérée, on nous avait trompés, et de faux rapports ont contribué à jeter entre nous cette froideur qui vous a choqué. Du reste, il est si rare de voir la fortune accabler de ses dons le rejeton d'une famille malheureuse que je ne m'attendais pas à vous revoir dans une position aussi brillante.

Emile, s'adressant à sa tante, cherche à lui faire reprendre toute sa sérénité : le mécontentement et le dépit éclataient dans ses regards et dans ses manières. Il fut forcé de renoncer à la voir retrouver sa bonne humeur. Il prend son porte-feuille, et en tire la lettre que son oncle lui a écrite le matin du même jour.

— J'ai aujourd'hui deux cent mille livres de rente, dit-il au magistrat en fixant sur lui des regards expressifs;

je vous remercie de la bonté que vous avez eue de vous occuper de moi, et de l'emploi que vous m'aviez obtenu. Voilà votre lettre, que je veux conserver comme un témoignage parlant de votre peu d'amitié pour moi. Quant à la place, elle pourra servir à quelque malheureux : j'aime à croire que vous chercherez un infortuné pour le faire jouir des avantages qu'elle offre.

L'oncle regarda la lettre en faisant un geste de dépit; il échangea un regard avec sa femme : tous les deux ne se pardonnaient pas d'avoir si mal jugé leur neveu.

Après quelques instants, Emile, appelé par un de ses gens, sortit avec empressement, car il pensait que Rachel était arrivée.

Cependant l'oncle et la tante, vivement contrariés, se firent part de leurs réflexions.

— Qui l'eût pensé? qui eût deviné que notre cher neveu fût devenu millionnaire? dit madame Delbar d'un air consterné.

— Il nous a indignement joués en se montrant sous les dehors de la pauvreté; c'est sa faute si nous lui avons fait un accueil si froid : s'il était arrivé chez nous richement vêtu, nous l'eussions reçu à bras ouverts.

— Je ne lui pardonnerai jamais cette tromperie, ajouta la tante; c'est se moquer de nous.

Emile, en quittant son oncle et sa tante, avait espéré rencontrer, en arrivant dans son hôtel, sa chère Rachel; mais il ne trouva qu'une lettre, qui lui était adressée par un de ses amis. Comme ses deux valets, suivant ses calculs, auraient dû être revenus, il commença à se troubler et à craindre quelque événement imprévu. D'ailleurs tout était prêt pour une belle et splendide fête, tout était combiné pour une grande surprise; et si Rachel n'arrivait pas, le but de la réunion était manqué, et, loin de

se livrer à la joie qu'il espérait, il n'aurait à montrer à ses convives que la tristesse d'un désappointement.

Il entra dans la salle, où déjà plusieurs personnes avaient joint ses parents. Au lieu de cette humeur gaie et aimable qui était l'ornement de son caractère, il parut morne et distrait, et son oncle et sa tante, attribuant cette froideur à la réception qu'eux-mêmes lui avaient faite, se trouvèrent dans un état bien pénible de gêne et de contrainte.

Cependant neuf heures étaient sonnées : le repas ne pouvait être plus long-temps attendu ; on se mit à table. Il est difficile de décrire quelle fut l'anxiété d'Emile pendant que tout le monde, excepté, il est vrai, M. Delbar et son épouse, s'abandonnait à la plus vive allégresse. Que de fois, lorsque s'ouvrait la porte de l'appartement, il porta un regard empressé, croyant toujours voir arriver ses valets porteurs d'une heureuse et bonne nouvelle! mais une heure entière se passa sans qu'il pût rien savoir. Les convives finirent par s'apercevoir de son inquiétude, et interrogé sur ses préoccupations, il ne put s'empêcher d'avouer qu'il manquait à la fête une personne dont la présence devait la rendre délicieuse pour son cœur. Il s'excusa du mieux qu'il put du trouble qui s'échappait de son âme, et les pria de ne point s'en alarmer.

Cet aveu suffisait pour rendre triste une soirée où l'on s'était promis de la joie; aussi, dès que le repas fut terminé, vit-on successivement disparaître les hôtes, et Emile se trouva seul avec ses gens.

Bientôt pourtant arriva l'équipage envoyé à Boulogne : il courut au-devant de la voiture ; mais, hélas! Rachel n'y était pas. Quelle fut sa douleur quand il apprit sa disparition et l'inutilité des recherches pour la découvrir!

La nuit fut pour lui longue et pénible : il lui tardait de voir luire les premiers rayons de l'aurore, afin de se mettre en route pour Boulogne et de s'informer de tout ce qui avait rapport à sa cousine chérie.

La lumière parut enfin : il fit atteler sa voiture et partit, accompagné de ses deux valets. Le chemin qui séparait Paris de Boulogne fut franchi rapidement par les coursiers ; il entra dans la maison de Rachel ; mais il ne recueillit de sa compagne d'autre nouvelle que celle de sa subite disparition. Vainement prit-il lui-même, dans les environs, les informations les plus sévères ; il ne put trouver aucun éclaircissement sur le mystère qui l'alarmait. Il retourna à Paris, triste et désolé de son malheur.

Depuis ce jour, il ignora absolument ce qu'était devenue sa cousine, et, au bout de deux ans, voulant enfin fixer ici-bas sa destinée, il choisit une épouse vertueuse, dont le caractère se rapprochait le plus possible de celui de Rachel.

Déjà une année était passée depuis le jour de son mariage, et il était devenu père d'un bel enfant, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Bon Emile,

» Pardonnez à celle qui vous fut toujours dévouée une conduite qui a dû long-temps jeter sur vos jours de sombres nuages, et remplir votre âme tendre de deuil et d'amertume ; mais j'avais fait à mon Dieu un sacrifice ; et, comme je sentais ma faiblesse, je craignais que mon cœur ne me tendît des piéges funestes auprès d'un ami de mon enfance, qui me témoignait une tendre affection. Aujourd'hui que votre sort est fixé, que vous avez une pieuse épouse qui vous aime et que vous aimez ; aujour-

d'hui que la naissance d'un fils resserre les liens qui vous attachent à elle, je crois devoir à votre amitié de vous faire connaître le lieu de ma retraite ; car il me semble qu'il y aurait de la dureté et de l'ingratitude à vous priver de la consolation si douce d'entretenir la fille d'un oncle chéri, la seule personne de votre famille qui vous reste sincèrement affectionnée... Je suis religieuse au couvent des C..., rue de ***.

» Votre dévouée cousine,

» Rachel. »

Emile arrosa cette lettre de ses pleurs, plusieurs fois ses lèvres se posèrent sur le nom de Rachel, et de sa poitrine s'échappèrent des soupirs. Dans ce moment son épouse venait le rejoindre : surprise de son émotion, elle lui en demanda le motif.

Il ne lui répondit d'abord qu'en la pressant sur son cœur; puis, les larmes aux yeux, il prononça avec tristesse le nom de Rachel.

— Ce fut, continua-t-il, la compagne de mes jeunes ans, la confidente de mes pensées !... Au retour de mes voyages, elle se déroba à mon affection, elle se dévoua à Dieu, qui avait déjà reçu son sacrifice. C'est elle qui m'écrit : lis sa lettre.

Ils lurent tous deux, et, à mesure qu'ils avançaient, leur sensibilité était de plus en plus émue ; ils confondaient leurs sanglots et leurs soupirs.

— Dieu soit loué ! dit enfin Emile, tout ceci n'est arrivé que par l'ordre de sa Providence : je n'ai qu'à adorer ses desseins.

Quelques heures après, les deux époux partaient pour

le couvent indiqué par la lettre de Rachel, et celle-ci les reçut l'un et l'autre comme de vrais et sincères amis.

Emile, à la vue de la fille de son oncle, se sentit rempli de ce respect profond qu'inspire à un homme pieux la présence des vierges consacrées au Seigneur, et leur conversation fut toute sainte, toute digne de l'esprit du christianisme.

Aussi les deux époux, s'arrachant au tumulte du monde, vinrent-ils dans la suite, près de la jeune religieuse, retremper leurs âmes dans la vertu.

MAXIMES CHRÉTIENNES.

Ne vous y trompez pas, vous n'avez, à proprement parler, qu'une affaire dans ce monde, et c'est celle de votre éternité. Vous avez beau fuir, vous y viendrez nécessairement, et vous y viendrez bientôt. Entre cette vie et l'éternité, il n'y a qu'un moment d'intervalle.

La mort s'approche de vous, pensez-y, approchez-vous d'elle. Vous ne tarderez pas à mourir; n'est-il pas temps que vous songiez à vivre, et vit-on quand on vit mal? Quelle folie d'attendre à commencer quand il faut finir. *Demain*, dites-vous, *demain :* hélas! peut-être n'y a-t-il plus de demain pour vous. A peine avez-vous un moment, et vous comptez sur un siècle.

Pensez-y sérieusement : on ne meurt bien ou mal qu'une seule fois. En courant au péché, que faites-vous? que courir au feu d'enfer. Le plaisir passe et s'évanouit,

vous l'avez éprouvé cent fois; mais la peine reste et ne finira jamais; craignez de l'éprouver. Il est aisé de faire de la dépense ; mais enfin il faudra compter. Le temps de ce compte s'avance, et de votre côté rien n'est prêt.

Voulez-vous avoir la paix, faites-vous la guerre. Ne vous pardonnez rien, et Dieu vous pardonnera tout. Punissez-vous hardiment, c'est le moyen de vous sauver. Un bonheur éternel vaut bien un moment de peine. Si vous ne détruisez le péché, immanquablement le péché vous détruira. Quelle fureur de perdre le ciel pour un pouce de terre, pour une vapeur que souvent nous ne pouvons atteindre, et qui nous échappe quand nous croyons la posséder.

On monte mieux au ciel par le chemin de l'oubli et les humiliations, que par celui de la gloire et des honneurs. Si le monde est votre croix, Jésus-Christ sera vos délices. Si vous portez bien la croix, la croix vous portera. *Ou souffrir ou mourir,* ce fut la devise de sainte Thérèse. *Souffrir plutôt que d'offenser Dieu*, ce doit au moins être la vôtre. Mais, ô mon Dieu, est-il même bien vrai qu'on souffre quand on ne souffre que pour ne pas vous offenser. *Dans toutes mes peines*, disait l'Apôtre, *une joie pure inonde mon cœur*. Souffre-t-on quand on nage dans la joie?

Tournez-vous en tous sens, donnez-vous tous les mouvements imaginables, parcourez, comme Salomon, la route de tous les plaisirs, il faudra enfin que, comme lui, vous en veniez à dire qu'il n'y a de plaisir, de vrai repos qu'en Dieu ; que tout le reste n'est que vanité, qu'affliction d'esprit. L'affliction et la vanité méritent-elles qu'on se donne tant de peine pour y parvenir? C'est acheter bien cher du pain d'absynthe et de l'eau d'amertume.

Ce n'est pas s'aimer soi-même que de n'aimer pas son

salut. C'est outrager la raison que sacrifier à un corps qui sera un jour dévoré des vers une âme qui doit durer éternellement. Tel rit ce matin qui, avant la fin du jour, brûlera dans l'enfer. A quoi pensez-vous de jouer sur le bord du précipice? On n'est jamais plus en danger que quand on ne craint point le danger. Pécher et ne point trembler, c'est être fou ou plus qu'infidèle.

Voulez-vous mourir avec confiance, vivez saintement. Vous n'êtes sur la terre que pour Dieu; n'êtes-vous pas confus de ne rien faire de ce que vous êtes venu faire? Tout ce que vous ne rapportez qu'à vous-même est perdu. Jamais vous ne vous oubliez plus que quand vous ne travaillez que pour vous. Vivre sans agir pour Dieu, c'est, à proprement parler, mourir en vivant. Ah! donnez à Dieu sans réserve, et il vous donnera sans mesure. Donnez-lui pour un temps, et il vous donnera pour toujours. Donnez-lui quelque partie de vos biens, et il se donnera tout entier à vous.

Faites-vous petit, c'est le moyen de devenir grand. Plus les hommes vous oublieront, moins Jésus-Christ vous oubliera. A la suite d'un Dieu anéanti on ne monte qu'en descendant. Ne dites pas qu'on vous humilie, on vous met seulement où vous devez être. Vous avez mérité l'enfer, et dès-lors, quelque place qu'on vous donne, on vous met encore trop haut. Voulez-vous vous élever d'un vol libre, quittez tout fardeau capable de vous attacher à la terre : commencez par celui qui vous attache à vous-même. *Ut vastum mare trahent, prudentes, onus eximunt.*

C'est peu d'être doux dans les caresses, il le faut être aussi dans les rebus et les mauvais traitements. La douceur et la patience sont les grandes leçons du Sauveur. De qui êtes-vous disciples, si vous n'écoutez pas ce grand,

ce parfait modèle? Ce n'est pas être chrétien, c'est être païen, que de rendre injure pour injure. Voulez-vous vous bien venger, accablez de biens ceux qui vous accablent de maux. L'aigreur que vous gardez dans le cœur ne tourmente que vous, et ne tourmente pas votre ennemi. Une âme bien tranquille est un trône où Dieu se fait un plaisir de reposer.

Il ne faut qu'un seul péché pour obliger à des larmes éternelles celui qui l'a commis. Après tant d'offenses, comment vos yeux sont-ils si secs? Quel état plus déplorable que celui d'un malheureux qui ne pense pas même à déplorer sa misère? Comment se réjouir dans l'incertitude d'une vie ou d'une mort éternelle? Comment donc se réjouir quand on a infiniment plus lieu de craindre la mort que d'espérer la vie? Ah! pleurez donc, mes yeux. Que vos paupières ne se ferment ni le jour ni la nuit; que ma vie s'écoule dans la douleur, et le reste de mes années dans les gémissements. *Deficiat in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus.* Cette pensée seule ranime mon espérance, et je sens déjà, ô mon Dieu, que le grand moyen de vous gagner, c'est de gémir et de crier après vous. Je sens que les plaisirs du siècle qui m'ont si longtemps séduit ne valent pas une larme de componction.

La vie s'écoule avec la rapidité des torrents, et vous n'y pensez pas. Dans un moment vous serez au bout. De tant de millions d'hommes qui sont sur la terre, chacun peut dire : *J'étais hier*, pas un seul ne peut dire : *Je serai demain.* Vous dites, il est vrai, que vous voulez aller au ciel; mais en prenez-vous le chemin? Ne vous y trompez pas, la voie large où vous marchez à la suite des autres ne mène point au paradis; et où peut-elle donc mener si ce n'est en enfer? Qui a ses aises en cette vie ne peut les avoir en l'autre. Il n'y a que deux routes qui conduisent

au port du salut, l'innocence et la pénitence. Vous ne vous flattez pas de la première, pourquoi n'entrez-vous pas dans la seconde? Si vous prétendez au bonheur des saints, vivez comme ont vécu les saints. Comptez-vous avoir pour rien ce qui leur a tant coûté? Haïssez dès cette vie ce que vous voulez haïr dans l'autre. Aimez dès aujourd'hui ce que vous prétendez aimer dans l'éternité. La bonne mort est un chef-d'œuvre; il faut bien des coups d'essais pour y réussir.

Etre rassasié, c'est le partage des bienheureux : le nôtre est d'avoir faim et soif. C'est dans l'oraison qu'on se désaltère. Pourquoi cette source féconde vous est-elle si inconnue? La sainte ivresse spirituelle qui anime au combat les héros chrétiens, fut toujours le fruit d'une longue prière dictée par l'esprit de la foi et nourrie par l'esprit d'amour. Veiller, prier, combattre, aspirer, sont les grands points de la perfection. L'indolence se fait un monstre de ces vertus : illusion pure. Une forte résolution surmonte ce qui répugne à la nature. Augustin eut plus de combats à soutenir que vous : dès qu'il eut bien pris son parti, tout s'aplanit. Pourquoi ne pourriez-vous pas, avec le secours du ciel, ce que tant d'autres ont pu? Vous dites sans cesse : *Je ferai;* dites une bonne fois : *M'y voilà, j'ai commencé.* Dixi : Nunc cœpi. *Psalm.* 76. Ce ne sont pas les bons désirs qui sauvent; l'enfer en est rempli : ce sont les bonnes œuvres. Au nom de Dieu, ne différez donc plus.

Il est vrai qu'ici comme ailleurs, les commencements sont quelquefois bien pénibles. Mais tenez bon : la grâce de Jésus-Christ, qui vous soutiendra, est mille fois plus forte que tout l'enfer. Une âme qui craint Dieu, qui met en lui toute sa confiance, est capable de tout. Je me verrai seul et abandonné, je verrai contre moi une légion d'en-

nemis qui ont conjuré ma perte, et je ne craindrai pas. Sera-ce, mon Dieu, parce que je compte sur mon arc et sur mes flèches? Non, Seigneur; mais c'est que je sais que vous êtes à mon côté, que vous combattez pour moi, et que vous ne m'abandonnerez pas, si, par mes infidélités, je ne vous force à m'abandonner.

Pour avoir accès auprès des grands du siècle, il faut gagner par des présents leurs premiers domestiques; pour avoir accès auprès de Dieu, il faut aussi gagner par des présents les pauvres qui sont ses premiers serviteurs. Si les misères d'autrui ne vous touchent point, vos misères ne toucheront point votre juge. Pour obtenir miséricorde, il faut faire miséricorde. Quelle compassion peut attendre de son maître celui qui traite ses frères sans compassion? Ne regardez pas l'aumône comme une simple grâce : c'est un paiement et un trafic. Par elle vous acquittez vos dettes; par elle vous échangez un trésor qui passe contre un trésor qui ne passera jamais. C'est donc se faire à soi-même un très-grand bien, que d'en faire à ces misérables. En soulageant le corps de votre frère, vous soulagez votre âme, vous la délivrez de l'enfer. Le bien que vous faites à l'indigent, c'est votre rançon que vous payez. Vous n'avez rien qui ne soit à Dieu : il vous en a donné une partie pour vos besoins, et le reste pour les besoins du pauvre. En donnant, vous ne faites que remplir les clauses du contrat.

Un artisan qui pense, veut exceller dans sa profession. La vôtre est d'être chrétien : avez-vous jamais songé à vous y rendre parfait? Vous devez beaucoup à Dieu, je ne vous demande pas si vous vous êtes acquitté envers lui; je vous demande si vous avez seulement pensé à le faire. Vous êtes souvent désœuvré du matin au soir : vous ne savez à quoi vous occuper. Est-ce que vous n'êtes pas

chargé de travailler à votre salut; et votre salut n'est-il pas une assez grande affaire; ou est-ce une affaire que l'on puisse différer? Insensé, peut-être que cette nuit même on vous demandera raison de votre âme; sera-t-il bien temps pour lors d'arranger vos comptes.

C'est une grande science que l'humilité; mais il en coûte pour l'acquérir. « Il y a, disait un grand saint du dernier siècle, il y a quarante ans que je fais ma méditation sur l'humilité. » Son humilité le trompait, et peut-être que personne ne l'a jamais mieux possédé. Etudiez-la comme lui. C'est aux pieds d'un Dieu anéanti qu'on l'apprend. Sans elle toutes les vertus sont en danger, ou ne sont qu'un fantôme. Le même Dieu qui donne sa grâce aux humbles, résiste constamment aux superbes. Il renverse les puissants du trône où ils se sont placés, et il élève ceux qui sont petits à leurs yeux, qui ne souffrent pas avec patience, mais qui voient avec plaisir qu'on les méprise, et qui sont charmés quand on les traite comme le rebut et la balayure du monde. Quel sujet de confusion, mais en même temps quel sujet de crainte pour vous, qu'une parole moins ménagée aigrit, et dont la devise est que *vous ne voulez pas qu'on vous manque.* « Ne croyez pas, dit un homme sage, avoir fait grand progrès dans le chemin de la vertu, tant que vous ne pourrez pas supporter une confusion sans trouble, une correction sans excuse, une mortification sans plainte; un commandement opposé à votre goût sans réplique, une calomnie sans ressentiment. »

Que la conduite des vrais serviteurs de Dieu a été différente de la vôtre! Le dernier siècle en a vu un qui, persécuté par l'hérésie avec toute la fureur dont elle s'arme contre ceux qui osent lui résister, avili, dégradé dans tout le royaume, chansonné dans les places publiques,

trouvait dans une croix naturellement si dure, un torrent de joie si parfaite, si animée, qu'il ne pouvait en contenir les transports. Il s'en humiliait devant Dieu, comme une personne naturellement modeste s'humilie à la vue d'une distinction trop marquée. « O mon Seigneur! s'écriait-il souvent, par où ai-je mérité que vous me traitiez comme vos plus chers favoris? Pourquoi me donnez-vous en partage la douleur, le mépris, les humiliations? Ces faveurs sont la précieuse portion de vos premiers-nés. Un pécheur comme je suis n'en était pas digne. » Si vous n'allez pas, comme ce saint prêtre, jusqu'à tressaillir de joie dans vos peines, allez du moins jusqu'à les souffrir avec patience, avec soumission à la volonté de Dieu.

Pour commencer à bien vivre, prenez le contrepied du monde. On y aime les nouvelles du siècle, dédaignez-les. On s'y plaît à médire quelquefois avec emportement, quelquefois avec délicatesse : songez alors que celui qui décrie son frère ne peut plaire à Dieu; que celui qui est décrié peut être du nombre des élus; qu'il n'est point de faute commise par un homme, dont un autre homme ne soit capable; que Salomon, après avoir étonné tout l'univers par la sagesse de ses premières années, l'a étonné par la chute de sa vieillesse; et que son salut sera jusqu'à la fin des siècles un problême aussi effrayant qu'il est difficile à résoudre. Alors la faute de votre frère vous fera craindre votre propre fragilité. Quand on tremble pour soi-même, on plaint le sort des coupables, mais on ne les déchire pas.

Vous avez, Seigneur, guéri par une seule parole des lépreux, des aveugles, des paralytiques; puisque tout vous est également aisé, et que la santé de l'âme coûte aussi peu à votre puissance que la santé du corps, c'est celle-là que je vous conjure de m'accorder. Brûlez, tran-

chez, coupez ce corps malheureux qui a tant de fois été l'instrument de mes désordres. Je souscrirai de bon cœur à vos arrêts les plus rigoureux, pourvu que vous me pardonniez dans l'éternité : *Hìc ure, hìc seca, hìc non parcas, modò in æternum parcas.* (Saint Augustin).

Si vous avez des ennemis, pensez que Dieu en a aussi lui-même. Vous avez pour ennemi un homme, qui est créature de Dieu comme vous ; mais Dieu a pour ennemi sa propre créature. Votre ennemi ne vous fait que du bien, si vous savez lui pardonner, et si vous ne lui pardonnez pas, vous vous faites mille fois plus de mal que tous les ennemis du monde ne sauraient vous en faire. Pardonner à un ennemi, dit Tertullien, c'est se venger plus efficacement que si on en tirait raison; puisqu'il doit être puni plus sévèrement de Dieu, pour l'amour duquel on lui pardonne, qu'il ne pourrait l'être par les hommes. Mais je n'ai garde, ô mon Sauveur, de vous demander le châtiment de ceux qui me haïssent; ce ne serait pas leur pardonner, que de souhaiter que vous ne leur pardonnassiez pas. Trop heureux de recouvrer votre amitié en leur pardonnant, je vous demande aussi qu'ils la recouvrent, en reprenant pour moi les sentiments que vous ordonnez d'avoir. Dès ce moment, Seigneur, je vous offre pour eux, comme pour moi, le peu de bien que je pourrai faire durant tout le cours de ma vie.

Rien de plus commun, mais rien de plus déplacé, de plus méprisable, que ce zèle pharisaïque qui rend éclairé et régulier pour les autres, tandis qu'on ne sait ce que c'est que de réfléchir sur soi-même, et qu'on ne songe à rien moins qu'à régler sa conduite. Le laïque corrompu se trouve éloquent sur les devoirs des ecclésiastiques ; le séculier mondain ne parle que de réforme pour le religieux; le magistrat injuste se répand en invectives contre

les scandales de la cour. Rendez chrétien, rendez sincère et utile ce zèle faux et souvent injuste en l'employant d'abord sur vous-même. Hypocrite, commencez par ôter de votre œil la poutre qui l'offusque, et vous songerez après cela à ôter la paille de l'œil de votre frère.

Un guide aveugle dans les voies du salut ne peut manquer de vous faire tomber avec lui dans la fosse; mais le choix de ce guide dépend de vous avec le secours de la prière et de la grâce. Ne le prenez donc point au hasard, et moins encore parce qu'il passe pour indulgent. N'en jugez pas non plus par certains talents qui flatteraient votre vanité, et qui ne les rendraient pas plus propre à les sacrifier. Assurez-vous qu'il puise ses lumières dans des sources pures, et qu'il ne vous en indiquera point d'autres. Enfin, ne vous livrez jamais à lui jusqu'à vous aveugler sur son compte. On peut nuire, après avoir beaucoup servi.

La divine semence ne fructifie pas dans un un cœur trop ouvert aux objets extérieurs, elle ne peut pas même y germer. Un chrétien doit donc avoir chaque jour ses heures de recueillement, prendre sur ses occupations le temps nécessaire pour écouter en silence et avec fruit la voix de Dieu. Il parle dans l'oraison, il parle dans les lectures spirituelles; faites-vous une règle inviolable de n'y manquer jamais. Traitez votre âme comme vous traitez votre corps; vous donnez après coup à celui-ci la nourriture que vous n'avez pu lui donner à l'heure marquée; faites la même chose par rapport à votre âme. N'aurais-je donc pas, ô mon Dieu, n'aurais-je pas courage de donner tous les jours quelques heures à une affaire à laquelle je serai un jour au désespoir de n'avoir pas donné tous les moments de ma vie!

Jésus-Christ propose à ses disciples un enfant pour

modèle de leur conduite et de la grandeur chrétienne; c'est-à-dire, que la candeur, la simplicité, l'innocence, l'humilité peuvent seules nous rendre grands aux yeux de notre divin Sauveur. Il ne se reconnaît que dans cette heureuse enfance; et plus elle est parfaite, plus elle nous rend semblables à lui. Quelle différence de cette grandeur à celle qu'ambitionnent les enfants du siècle! mais quoi qu'ils en pensent, cette même grandeur qui consiste à se faire petit, est véritable et solide; c'est Dieu même qui l'a décidé. Elle est sûre; personne ne nous la dispute et ne songe à nous l'enlever. Mais, hélas! qu'elle est difficile à acquérir pour l'homme corrompu, qui juge de tout par les sens, et qui n'est frappé que de ce qui frappe les yeux d'une multitude aussi aveugle que lui. Les orgueilleux changeront bien de sentiments après leur mort, s'ils n'en changent pendant leur vie. Vous voilà donc foudroyés aussi bien que nous, diront un jour les démons à ces hommes si fiers de leur naissance, de leurs dignités, de leurs talents : « Vous êtes enfin semblables à nous, voilà votre vanité abattue et humiliée jusque dans les enfers.

On s'imagine qu'il faut faire des choses extraordinaires pour se sauver, c'est une erreur. La femme forte n'est louée dans l'Ecriture que pour son application à tous les devoirs d'une mère de famille. L'homme du monde même trouve dans ce qu'il est obligé de faire chaque jour tout ce qu'il faut pour se sanctifier. On est saint, quand on fait ce que Dieu veut; et on fait ce que Dieu veut, quand on remplit les devoirs de l'état auquel il nous a appelés. Au reste, croire en Jésus-Christ, et ne pas suivre les lois qu'il nous a prescrites, c'est la contradiction la plus insensée.

Quand on vous demande si vous aimez Dieu, vous re-

gardez cela comme une espèce d'insulte. Oui, sans doute, je l'aime, répondez-vous avec feu; mais prenez-y bien garde. Aimer Dieu de tout son cœur, c'est l'aimer plus que toutes choses, c'est être prêt à lui sacrifier ce qu'on a de plus cher sur la terre; c'est l'aimer dans tous les temps, dans toutes les circonstances de la vie, dans la maladie comme dans la santé, dans l'affliction comme dans la prospérité; c'est pouvoir dire avec l'apôtre : « Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? Non, ce ne sera ni la tribulation, ni les angoisses, ni la faim, ni la plus triste indigence, ni les dangers, ni la persécution, ni le glaive tout prêt à m'immoler. »

On n'aime Dieu comme il faut que quand on aime véritablement son prochain. Pour l'aimer véritablement, il faut l'aimer comme soi-même. Mais l'aimer ainsi, c'est ne lui point faire et ne lui point vouloir de mal; c'est en excuser les défauts, et en supporter les faiblesses; c'est l'aider dans ses besoins; en un mot, c'est le traiter en Dieu et pour Dieu, comme nous voulons qu'il nous traite. Mais pensez-y bien, grands du monde, riches du siècle, votre prochain, c'est ce domestique qui vous sert, c'est ce malheureux qui vous demande l'aumône. Ils sont même vos frères, malgré la différence que la fortune met entre eux et vous, et qui peut-être changera bien à la mort; le mauvais riche, du sein des flammes, voit Lazare dans le sein d'Abraham.

Ah! Seigneur, que je passe mes jours dans l'obscurité, dans l'oubli, dans le plus humiliant mépris, que je les passe sans amis, sans appui, sans ombre de consolation; que je meure dans l'indigence et dans un abandon universel, pourvu que je meure dans votre amour et que je sois sauvé; le salut répare en un moment toutes les disgrâces de la vie. Hé! que me servirait d'avoir été

riche et puissant dans le monde, de m'y être distingué par les plus beaux talents, d'y avoir fait la plus brillante fortune, si j'étais assez malheureux pour me damner. Non, il n'y a dans la vie qu'un seul soin nécessaire, c'est le soin du salut. L'ai-je bien compris jusqu'à présent, et si je l'ai cru, en ai-je bien profité?

On s'acquitte avec soin des divers extérieurs de la religion; on se ferait même un scrupule de manquer à certaines pratiques de piété, qu'on s'est volontairement prescrites; tandis qu'on oublie ce qu'on doit à ses enfants, à ses domestiques, à son emploi, et qu'on nourrit des habitudes vicieuses qui détruisent l'amour de Dieu dans le cœur. C'est cependant la justice et la charité qui font proprement le chrétien; sans cela, les devoirs extérieurs et les plus saintes pratiques de piété n'en font qu'un pharisien et un hypocrite.

Montagnes, tombez sur moi! c'est le cri aussi continuel qu'inutile d'un réprouvé. « Je pouvais, se disait-il sans cesse, je pouvais me sanctifier comme ceux que je vois dans la gloire. Je n'ai manqué ni de temps, ni de grâce pour le faire. Il ne m'en eût pas beaucoup coûté, et, quoiqu'il dût m'en coûter, pouvait-il jamais m'en coûter trop? Que n'ai-je alors suivi les saintes inspirations qui m'étaient données! A quoi tient-il, chrétien, que vous ne vous épargnez ces regrets éternels? Il en est encore temps; la salle du festin n'est pas encore fermée : mais peut-être le sera-t-elle dans une heure d'ici. »

LIMOGES. — IMPRIMERIE DE BARBOU FRÈRES.

FEB. 18 1868.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 336 A